

Grand voyage en Bretagne

27 Mai. Départ

Oh ! Cette semaine qui précède le grand départ ! Les derniers achats, l'examen répété et anxieux du baromètre, du vent ; les derniers coups d'œil à l'itinéraire pourtant fait depuis des mois ; la préparation du paquetage ; la liste interminable des objets à emporter ; la dernière visite à la machine, à l'appareil – marcheront-ils ? – puis les adieux, l'équipement et enfin le dernier regard dans l'appartement déjà triste et vide avec l'appréhension de l'oubli de « quelque chose » et un je ne sais quoi de crainte pour l'avenir !

J'en suis là. Ma machine sur le dos, je descends mon escalier, et elle pèse ma machine. A part la valise aux flancs rebondis, la sacoche aux outils, la pèlerine et le nécessaire de toilette, j'ai encore sur le dos l'appareil photographique. Au revoir mère Baudin ! Et adieu le 37.

Maintenant c'est déjà presque la route que le boulevard Montparnasse tout empourpré du couchant.

Le rendez-vous est chez Lavenne. Jeanne y est déjà. Sa machine, elle aussi, est ornée d'une immense valise. Bientôt arrive Boinet puis – le dernier naturellement – Gondolo avec une sacoche grosse comme le poing.

Il m'a aimablement offert de prendre des wagons-couchettes pour le prix de seconde. J'ai accepté avec empressement et nous trouvons bientôt les places retenues dès ce matin. Boinet qui nous a accompagnés me permet d'affirmer à un monsieur que les quatre places sont retenues. Frédi a d'ailleurs acheté le dévouement de l'employé. Coût 40 sous.

Boinet nous quitte – un peu à regret je pense – et vraiment je le comprends. Nos couchettes sont prêtes avec un petit air « dodo » qui remplit d'aise ; vrai c'est doubler le plaisir de partir que de voyager de la sorte.

8H51, le train part. Hurrah !

Nous sommes seuls et Frédi se précipite sur le verrou qui permet de clore jusqu'à Brest notre compartiment et de l'isoler de tous les autres. Maintenant nous faisons notre toilette de nuit. Les pantoufles sont mises, les culottes baissées, les doubles stores en bois fermés puis la dernière couchette reçoit nos paquetages et Jeanne à qui nous désignons une des couchettes supérieures – ce qui lui permet aussitôt d'exécuter une série de savantes cabrioles – décorée immédiatement de l'appellation de « Mame la Concierge ». Que faire devant ces merveilleuses couchettes et devant ces tentants oreillers ? Se coucher. C'est ce que nous faisons après avoir entortillé Jeanne de caoutchouc, voir même de journaux, et après l'avoir exhortée d'oublier la soif pour laquelle elle réclame à boire depuis le départ.

Comme je m'installe, je m'aperçois que j'ai perdu mon insigne du Touring. Gondolo, évidemment, n'a pas le sien, pas plus que sa carte d'ailleurs. Enfin tout le monde se tasse et bientôt Frédi ronfle comme un sonneur.

28 Mai. Brest-Camaret

Vers 1H tout le monde se réveille, littéralement gelé. Dans la joie du départ nous avons oublié de louer des couvertures et nos pèlerines légères ont été absolument insuffisantes contre le froid du matin.

Je suggère de fabriquer une tasse de thé. Aussitôt dit- aussitôt fait. Pendant que je prépare la lampe, Frédi va chercher de l'eau, Jeanne dose la quantité de thé et bientôt nous voilà tous les trois autour de la marmite qui à chaque chaos du train se vide consciencieusement. Pas de sucre ; le résultat est donc pour chacun une demi timbale ce qui est maigre et ne suffit pas pour nous réchauffer. De guerre lasse, nous nous recouchons et redormons.

Vers 3H½, le jour qui commence à paraître, nous réveille de nouveau. Nous constatons qu'il fait un temps splendide. À Rennes où nous arrivons à 4H, j'achète des sandwiches et une demi

bouteille de vin. Coût 3F. Bigre voilà une ville où la vie doit être bien chère ! Ce premier repas fait, nous nous recouchons ; le soleil commence à chauffer notre chambre à coucher et le froid disparaît peu à peu. On dormirait fameusement si le paysage ne nous attirait pas.

Décidemment nous sommes en Bretagne. La campagne très variée, prend la note sombre spéciale à ce pays. Les clochers de pierre paraissent au milieu de villages aux maisons de granit. De ci de là, des paysans, aux larges chapeaux enrubannés, des femmes aux coiffes coquettes, cheminent se rendant à la messe.

Nous arrivons à Morlaix : le train passant sur un haut viaduc, découvre une vue superbe sur la ville. Je risque un cliché, puis profitant de l'arrêt du train je tire Frédi et Jeanne dans le wagon, me servant comme pied du tabouret qui sert à ascensionner la couchette supérieure, mais que Jeanne a profondément dédaigné. Au buffet, j'achète de petits gâteaux et un litre de vin blanc et nous redéjeunons.

Cependant le temps passe vite, trop vite dirais-je presque tant est charmant de voyager ainsi. Nous avons replié les couchettes et notre wagon a repris l'aspect d'un compartiment de première ordinaire. Nous sommes maintenant dans le couloir à regarder le pays. Puis chacun va faire sa toilette et revient s'abreuver à l'eau de Cologne de l'escouade.

Landerneau ! La gare est pleine de paysans en costume national : on se sent loin de Paris au milieu de ces cris poussés dans une langue incompréhensible. Nous remarquons beaucoup de prêtres salués avec respect.

Après Landerneau, l'Elorn qui jusque-là n'est qu'un mince ruisseau, s'élargit soudain, présentant des rives de vase noire et nauséabonde. Nous sommes à marée basse.

Enfin à 9H½ nous entrons en gare de Brest et abandonnons presque à regret notre compartiment.



Nos paquetages installés, nous nous dirigeons tout de suite vers le port afin de nous renseigner sur le bateau du Fret. Le départ est bien à 4H. Nous allons ensuite au télégraphe et par l'envoi de deux dépêches troublons la quiétude du brave préposé qui éprouve beaucoup de difficultés à nous rendre notre monnaie.

Mais nous voulons caser nos machines avant d'entrer en ville. Nous entrons d'abord dans un café qui est aussi un cordier et y buvons un verre de vin blanc. La jeune fille qui nous sert nous garderait bien nos vélos, mais la boutique ferme à midi. J'ai alors l'idée de retourner au bateau et nous pouvons y remiser nos machines.

Nous nous dirigeons alors vers la ville par des escaliers qui évitent de gravir la rampe menant au port. De nombreux tramways électriques la sillonnent, couverts de réclames. Jeanne prend pour

du breton les inscriptions Malt Kneipp. Quelques-uns des conducteurs de tramways sont en costume national tout.

En entrant dans le maintenant de tournant. A nos débarquer les et regardons des hommes de Passant le Pont, vitrine duquel se journal la



principes, j'entre pour l'acheter et demande en même temps quelques tuyaux au patron. Il me conseille d'aller jusque sur les fortifications voir la rade.

ce qui n'est pas banal du

Brest, tout de suite nous Château qui sert caserne, puis le pont pieds, nous voyons matelots permissionnaires curieusement la précision nage.

j'avise un libraire dans la trouvait le 1° numéro du Boussole. Fidèle à mes

Nous continuons donc notre route. Nous sommes là dans le sale quartier de Brest, les maisons y sont basses et mal tenues. Arrivés aux fortifications nous tournons à gauche, les suivons pendant quelque temps et les gravissons. Nous avons alors une vue superbe sur toute la rade où sont mouillés plusieurs bâtiments de guerre.



Nous redescendons puis prenons le tramway qui nous conduit à la plus belle vue de Brest, la rue de Siam. Il y a là un monde énorme mais n'apercevant pas de café, j'en fais la remarque à un poste de marsouins qui prend le frais sur le trottoir. Les cafés sont à l'autre bout de la rue et bientôt nous sommes attablés devant de copieuses absinthes. Le garçon interrogé nous

conseille d'aller déjeuner sur le Champ de Bataille, à la Brasserie de la Marine. Nous suivons son conseil et nous en trouvons bien. Le premier repas, composé de coquillages, de crevettes et de poissons, nous remplit d'aise ; et puis nous sommes là dans une ambiance maritime : près de nous, deux officiers de marine causent métier, il y a là plusieurs sous-officiers de la flotte buvant près d'un général en tenue. Décidemment nous ne sommes pas à Paris, quelles que singeries que fassent deux imbéciles, aux cols énormes, qui s'efforcent d'avoir l'air dans le train.

Jeanne, après le café, nous quitte pour aller voir une de ses amies et il est entendu que nous nous retrouvons à 3H sur le Pont Tournant.

Nous allons au Château et, suivant les indications de Joanne¹, demandons au sergent de garde de nous conduire au casernier.

Pendant qu'on va le chercher, nous accoudant sur les créneaux du vieux Château, nous regardons la rade et cherchons sur la carte, le Fret où nous serons ce soir.

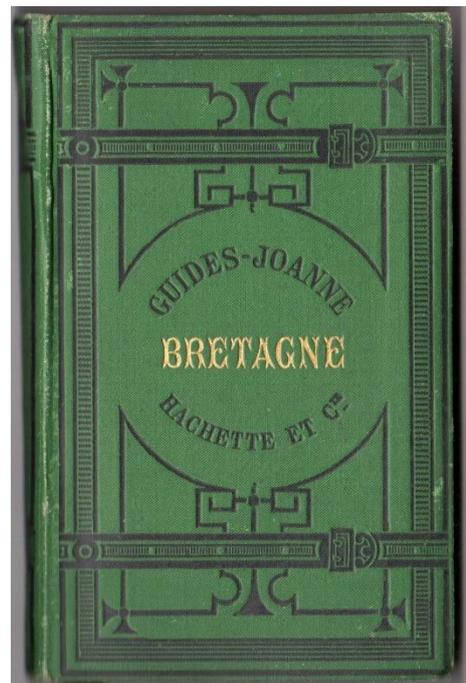
Le casernier arrive : c'est un vieux de 80ans – 1819 – dont la mémoire commence à être rebelle, mais qui, une fois parti, nous conte fort bien sa petite histoire du Château et cite des dates avec précision.

Je n'entreprendrais pas, et pour cause, l'analyse de ses renseignements où Anne de Bretagne, les romains et les anglais jouent des rôles certainement fort intéressants, mais je ne me souviens à cette heure que fort peu – pauvre casernier – mais je dirais seulement que cette visite est curieuse et permet d'avoir – par les

créneaux du sommet des tours – des points de vue fort beaux sur Brest et ses environs.

Nous revenons vers le Pont, mais il n'est pas 3H et il fait chaud et par suite bien soif. Nous cherchons donc un café au milieu de cette foule de marins, de soldats, de paysans, de femmes aux coiffes dissemblables, lorsque nous tombons sur Jeanne et son amie. Elles nous conduisent chez la mère Gaspard – la mère de cette amie – femme affligée d'une demi-douzaine de filles et qui tient une espèce de bistro. Après absorption de bocks, nous nous arrachons aux bras de la mère Gaspard et nous dirigeons vers le bateau.

J'ai omis – ô ingratitude – de dire que le temps, après avoir été assez incertain jusqu'à midi, est maintenant superbe. Je sors une boussole et constate – ô joie – un joli vent de Nord Est. Après ces trois semaines de pluie, serait-ce le beau temps ? Un dernier regard jeté sur la rade, et nous descendons au port.



¹ Voir extrait du guide en annexe

Il n'est que 3H40. Nous embarquons nos machines et nous installons sur le camion à vapeur qui nous conduira tout à l'heure au Fret.

L'installation est plutôt succincte. À côté de nous, une petite cabane en planches, laisse échapper sur le pont, à chaque fois qu'un voyageur s'y introduit, une trainée d'un liquide suspect : ils ne connaissent pas encore ici les bienfaits du tout à l'égout.

Peu à peu, le bateau s'emplit. Des coups de sifflet pressent les retardataires ou essaient de les presser, car j'admire le pas tranquille mais lent de ces gens arrivant à l'embarcation 10 minutes après l'heure du départ.

À 4H35 on dérape. Nos machines ne sont pas seules. À part celle d'un artilleur, il y a aussi celles de deux touristes anglais très laids.

Nous partons donc. Bien que la mer soit très calme, nous ne roulons pas mal, le pilote négligeant de gouverner pour couper la vague comme je l'ai toujours vu faire. Je lui pardonne car il faut passer le bateau entre les cuirassés ce qui me permet de faire 3 clichés. Jeanne s'est installée tout à fait à l'avant et, assise sur une voile, se tenant d'une main à une corde, roupille consciencieusement, son chapeau en dérive.

Je suis notre route sur la carte, m'amusant à reconnaître les diverses pointes qui se détachent dans la brume. Au bout de $\frac{3}{4}$ d'heure, nous arrivons au Fret². Il y a sur la petite jetée où nous allons atterrir, 200 personnes qui, le bateau encore à 20m, s'agitent et se préparent à sauter à bord.

Cependant l'accostage ne se fait pas tout seul. Il n'y a pas assez d'eau, et après avoir essayé vainement d'approcher, le pilote écoute enfin les conseils vociférés par les hommes de terre et repart pour aller de l'autre côté de la jetée.

Des amarres sont lancées qui n'atteignent pas les matelots qui n'ont pas l'air bien calés. Impossible de faire approcher le bateau de plus d'un mètre du quai. Je demande une planche à un homme. Il n'y en a pas. Pendant ce temps les types de terre, embarquent quand même et peu à peu s'entassent avec nous. De guerre lasse, je prends ma machine et la lance positivement aux idiots qui du quai nous regardent. Ils la prennent enfin et nous pouvons ainsi prendre terre. Ouf ! Tout de suite nous sautons sur nos machines et enfilons la route de Camaret³. Mais ce bel élan est vite brisé, d'abord par une côte fort longue qui nous force à mettre pied à terre, puis par une route pleine de cailloux et d'ornières.

De plus, le pays est formé de landes sur lesquelles poussent lamentablement quelques ajoncs. C'est plutôt triste et nos premiers kilomètres sur la terre bretonne se font sans enthousiasme.

De ci de là je remarque des paysans à genoux dans leurs champs et priant. Des moutons paissent tranquilles. Ils sont fort beaux, le poil très long et la tête fine.

Bientôt une échappée nous montre la mer, et une longue descente nous mène à Camaret. Sur le quai, j'aperçois l'Hôtel de France. C'est là notre gîte.

Nos machines garées, nos chambres visitées, nous prenons l'absinthe au dehors. Il fait un vent très violent et les petites barques ancrées devant nous dansent comme des bouchons. Ce pays, avec ses filets séchant sur des cordes, avec ses maisons basses et blanches, nous rappelle Martigues.

Comme nous prenions l'absinthe, une femme passe portant une boîte de facteur. Je l'interpelle : je parie que vous avez une lettre pour Mr André. Oui Monsieur ! Voilà ! J'avoue qu'elle m'a un peu épaté.

Nous dinons, puis laissant Jeanne se coucher, nous allons Frédi et moi jusqu'à la pointe de Toulinguet. Il y a à peu près de 2Km mais le point de vue vaut cela.

² Le Fret est un hameau de la commune de Crozon, situé en bordure du littoral sud de la rade de Brest, entre Lanvéoc et l'Île Longue, qui est aussi le port traditionnel offrant des liaisons maritimes transrades à destination de Brest pour les habitants de la presqu'île de Crozon. (Wikipedia)

³ Camaret-sur-Mer (29).

Nous coupons la route le plus possible mais arrivés à la pointe sommes assez désillusionnés car elle est occupée par un fort et le gardien de batterie nous dit que naturellement on ne peut entrer. Nous revenons donc un peu sur nos pas et nous rapprochant de la mer, tombons sur un des plus jolis coins de mer que je n'ai jamais vu. Des rochers superbes d'une grande hauteur, forment là une sorte de petite baie où la mer vient mourir doucement. Il est près de 9H et cependant il fait encore grand jour, le soleil qui veut se coucher n'est plus que roseurs et enveloppe toutes ces roches d'une couleur admirable. Très loin, très loin au large, un petit bateau nous intrigue beaucoup : nous le prenons d'abord pour un oiseau, puis pour une épave et sans paraître bouger il approche peu à peu et se dessine maintenant très bien. Nous restons là longtemps Frédi et moi, assis sur un rocher, avec cet abîme au-dessous de nous, regardant l'ombre monter peu à peu.

Et dire qu'hier, nous étions chez Lavenne !

À 9H½ il faut partir. Nous rentrons tranquillement fumant des pipes. À Camaret, sur le quai, il y a un monde fou. Des jeunes filles, des femmes qui se tenant par le bras chantent et se promènent.

C'est la sortie du mois de Marie, me dit la bonne, et pendant que nous buvons un rhum, nous taillons une bavette avec elle. Nous remarquons la longueur du jour. Ma montre que j'ai laissée à l'heure de Paris, indique 10H et il ne fait pas encore nuit. Il est vrai qu'ici il doit y avoir au moins 25 minutes de différence. Nous demandons nos chambres. On nous donne des bougies énormes, longues de 50cm. Jeanne dort comme une bienheureuse et Dolo la réveille suivant son habitude en sursaut. Elle fait des yeux effrayants.

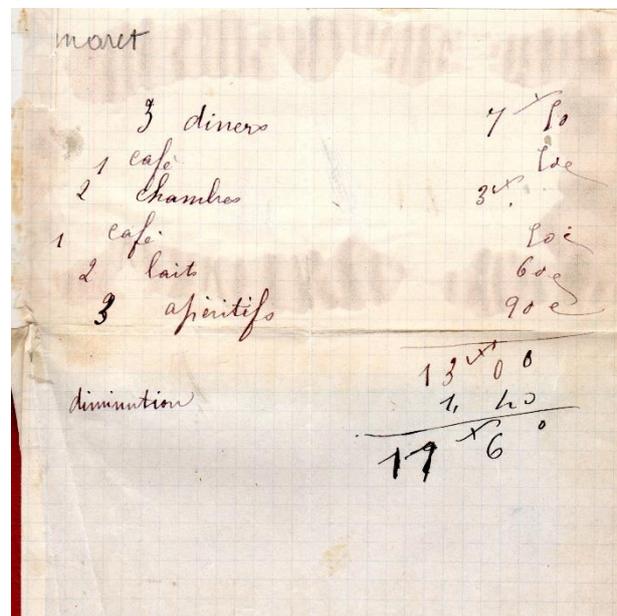
Je prends mes notes et me couche.

29 Mai. Camaret-Morgat-Douarnenez

À 6H10, Je me lève. Ma chambre donne sur une petite cour et est assez sombre, mais lorsque j'entre dans celle de Frédi qui elle est sur la mer, je suis ébloui par un soleil magnifique. Décidemment c'est le beau temps.

Après la distribution d'eau de Cologne, je laisse Jeanne aux toujours trop longs soins de sa toilette – il est vrai que Frédi n'en fout pas un coup – et descend. Un monsieur qui lui, nous a aimablement renseignés sur la marée est là en costume d'officier de marine, surveillant l'arrivée d'une espèce de remorqueur. C'est parait-il un ingénieur chargé de sondages.

Nous absorbons une tasse de café au lait et la note payée – la remise de 10% nous est faite sans que nous la demandions – nous partons. Il est 7H35. Au lieu de gravir la côte que nous avons descendue hier soir, nous préférons suivre un moment la côte, puis, à 200m, prenons un raidillon qui nous amène à la route du Fret, route que nous quittons bientôt pour nous diriger vers Crozon. Le terrain n'est toujours pas fameux, et les côtes en descente sont fréquentes. Ce sont partout des landes dont la morne monotonie n'est rompue que par quelques moulins dont certains anciens et curieux. Cependant nous nous rapprochons de la mer et bientôt une bande bleue est aperçue à droite. Un kilomètre plus loin, la route suit pendant quelques cent mètres la plage. La machine de Jeanne gémit et nous l'abreuvons d'huile à cet endroit.



Une nouvelle côte nous conduit au pied d'un fort. De cet endroit nous découvrons Morgat et la pointe percée du Gador. Frédi est resté en arrière et nous l'attendons là sans impatience devant ce beau panorama.

Encore quelques minutes et nous entrons dans Crozon. Entrer est exagéré, je devrais dire effleurer car à peine la première maison dépassée, des gamins nous désignent la route de Morgat, assez mal entretenue et descendant rapidement.

En un rien de temps nous voilà à Morgat et un magistral hôtel⁴ nous tend ses portes. L'hôte nous remise nos machines et nous informent que si nous voulons visiter les grottes, la marée est favorable – il faut qu'elle ne soit ni entièrement haute ni entièrement basse.

Le bateau qui doit nous porter est à Morgat même encore distant de 500m. Le temps de l'aller chercher et de l'équiper nous laisse le loisir de prendre une tasse de lait et de visiter un charmant jardin appartenant à l'Hôtel. Après une assez longue attente, voilà notre esquif manœuvré par un vieux loup de mer et un jeune homme. Il s'avance autant que lui permet le sable mais est encore séparé de nous par 4 ou 5 mètres d'eau.



Baie de Morgat et pointe du Gador

Nous regardons lamentablement nos bas et nos souliers, quand avec dextérité les deux hommes empoignent Jeanne sur leurs épaules et la portent jusqu'au bateau. C'est ensuite notre tour.

Nous nous dirigeons d'abord vers l'Est à l'aviron et pénétrons dans une première grotte. Profonde d'environ 35 mètres, haute de 8 à 10, son aspect est superbe. On y entre par un trou assez étroit, juste assez large pour

permettre au bateau d'y passer et quand les yeux se sont peu à peu habitués à cette demi-obscurité, c'est un émerveillement. Ces rochers ont des trous étonnants dans lesquels s'irise le jour tamisé. L'eau, aussi nette qu'une glace, d'une extrême limpidité, laisse voir le fond et des coquillages ou algues. C'est beau, beau, beau !

Le guide nous fait remarquer combien l'écho est puissant. Je tire un coup de revolver qui fait l'effet d'un coup de canon.

Nous partons, à regret, jetant des regards non rassasiés sur ces rochers aux couleurs rouges qui me font rêver aux faïences de Clément Massier⁵.

De là, nous piquons vers le Sud-Ouest pour aller visiter les autres grottes proches de la pointe de Morgat. Le vent favorable nous permet de hisser la voile. Nous mettons pied à terre, car le bateau ne peut entrer dans cette 2^o grotte et il nous faut faire des prodiges d'équilibres sur les rochers humides et glissants. Résultat : un bain de pied à chacun.

Mais vrai cela vaut çà ! Cette grotte communique avec une 3^o par un étroit boyau et celle-ci avec une sorte de dôme énorme prenant jour par le haut sur le dessus de la falaise. Nous nous installons moelleusement sur des rochers et admirons à satiété.

Quand nous voulons remonter en bateau, celui-ci ne peut approcher suffisamment, la mer baissant. Il nous faut revenir où nous avons débarqué après avoir renouvelé à plusieurs éditions les bains de pied.

Pendant ce temps le vent s'est levé et la mer chahute pas mal. La voile nous permet de rentrer rapidement en passant devant la roche percée du Gador. Le débarquement se fait de la même façon que l'embarquement et je ne résiste pas à l'envie d'user un dernier cliché sur Gondolo effondrant les deux matelots.

⁴ Voir publicité en annexe

⁵ Céramiste de Vallauris. Il est le créateur de la céramique irisée.

En attendant le déjeuner, nous prenons l'apéritif sur la terrasse. Le patron de l'hôtel, M. Pia, lie conversation avec nous et, après quelques minutes nous découvrons qu'il connaît très bien Scott, Bellanger (le fils d'Auguste) et Dauvergne. Il n'en faut pas plus pour faire de nous des amis. Pia est un Parisien, ancien employé de Peugeot [... ?], qui a épousé une parisienne, charmante et potelée jeune femme. Tous cinq, nous nous payons agréablement la tête de cyclistes brestois, mâles et femelles, attifés d'une incroyable façon.

A table, chaire exquise et entre autre un homard à l'Américaine dont nous nous léchons encore les babines.

Après déjeuner, nous prenons le café avec M. et Mme Pia et dicterons encore maints souvenirs de Paris. Puis il nous propose de nous trouver un bateau qui nous mènerait par mer à Douarnenez, nous évitant de faire le tour de la Baie. Il fait un vent assez vif mais bien placé et il nous assure qu'en 2 heures nous serons arrivés. Nous hésitons ; ce diable de mal de mer surgit comme un spectre empêcheur de jouir en rond. En attendant je vais charger mon appareil dans une chambre noire parfaitement agencée, puis nous décidant, nous allons à pied avec Pia jusqu'à Morgat, tâcher de trouver un pêcheur qui nous mènerait à Douarnenez. Le marin, nous dit Madame Pia, n'est jamais aussi adroit que lorsqu'il est ivre. À Morgat on nous dit qu'il est bien plein, ce qui est parfait, mais qu'il est à la foire de Crozon.

Heureusement Pia nous en dénêche un autre qui n'est pas là non plus mais qu'on doit nous trouver. C'est le mari d'une marchande de tabac et pendant quelques temps je m'amuse à examiner les pêcheurs qui viennent acheter du tabac à chiquer. Ils y viennent avec leur femme, leurs enfants car il s'agit d'une importante acquisition, et chacun examine, flaire, palpe la grosse carotte, semblable à un saucisson de bonne taille, avant de tirer des gros sous.

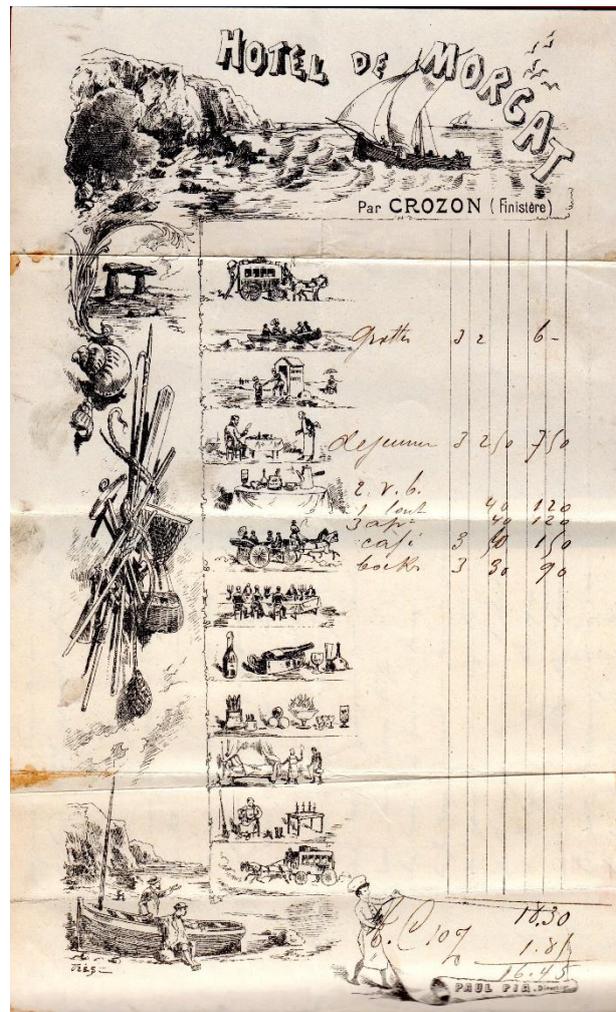
De ce changement d'itinéraire résulte l'abandon de la visite du Cap de la Chèvre. Pia nous dit d'ailleurs que ce que nous avons vu hier à Toulinguet est plus intéressant et que la route est très mauvaise.

Nous revenons à l'hôtel et Pia, nous faisant monter dans la chambre de ses 3 petites filles, arrangée avec un goût charmant, nous fait voir divers croquis de Scott représentant ses enfants et Bellanger.

Après une bouteille de bière vidée, nous payons la note, faisons nos adieux à nos charmants hôtes et partons sur Morgat.

Notre pêcheur n'est pas encore arrivé et l'heure avance. Je commence à être inquiet. Enfin, après une assez longue attente, nous le voyons avancer placidement. Mais il faut encore appareiller, descendre nos machines et il est 4H½ quand enfin nous partons.

Le vent a un peu tombé ; Malgré cela nous filons grand train, bientôt arrosés par des embruns qui nous forcent à mettre nos pèlerines. C'est à qui pouffera de rire quand Frédi en reçoit un sérieux dans la figure. Malgré que nous soyons pas mal secoués personne n'est indisposé : nous rions trop.



Au bout d'une heure et demi le pêcheur – qui est secondé par un gamin – nous montre, juste en face de nous, le clocher de Telgruc¹ et nous dit que nous sommes à moitié chemin.

Bientôt Douarnenez est en vue. Là-bas, à l'Est, nous apercevons la Lieue de grève où nous devons passer. Enfin, nous accostons et la première chose qui frappe nos regards se sont les



mots de J.J. Carraud Amieux pères qui nous indiquent que nous sommes dans le pays de la sardine⁶. Nous entrons dans Douarnenez, une petite ville sans grand caractère mais pleine d'ouvrières sardinières aux coquettes coiffes.

Nous nous installons pour écrire à la terrasse de l'hôtel. Tout en faisant notre correspondance, nous sommes frappés par une sorte de fracas interminable, ininterrompu, une ambiance de bruit – pardon ! – que dans notre attention à écrire, nous ne cherchons même pas tout d'abord à définir. Enfin agacés, nous voulons nous rendre compte et découvrons que c'est tout simplement le

heurt des sabots sur le petit pavé dur et pointu. Tous, femmes, hommes, enfants, ont des sabots, tous piétinent à pieds que veux-tu et c'est inimaginable. Je ne puis me souvenir de Douarnenez sans retrouver dans l'oreille la cadence des petits sabots des sardinières.

Nous dinons et sommes servis par une petite bonne qui nous avoue que son rêve est d'aller à Paris. Nous faisons tout ce que nous pouvons pour l'en dissuader sans grand résultat je crois bien⁷. À dîner, l'ère de l'eau de Vichy commence, l'eau de Vichy sous forme de comprimés dont je me suis muni. Ce n'est que par précaution car les estomacs se comportent fort bien et se sont très bien conduits pendant tout le voyage.

Après déjeuner Jeanne va se coucher et nous allons, Frédi et moi, au bord de la mer, par de petites rues étroites qu'encombrent les sardinières peu farouches. Après, près d'un chantier de construction de bateaux, nous rêvons, l'œil sur la baie qui s'obscurcit peu à peu. Puis nous rentrons, buvons un rhum au café de l'hôtel et allons nous coucher. Dans une chambre voisine de la mienne ronfle formidablement un voyageur. Il ne m'empêche pas de dormir parfaitement.

30 Mai. Douarnenez-Audierne

À 6H je sonne le réveil et vais tambouriner à la porte de Frédi. Pendant qu'ils s'habillent je vais régler la note. L'hôtesse s'efforce d'oublier les 10%, mais je la remets vite dans le bon chemin. À 6H³/₄ nous partons : après quelques hésitations nous trouvons notre route qui, tout de suite, nous paraît infiniment meilleure que celle d'hier. Nous franchissons le pont de Douarnenez d'où la vue est si belle et, piquant vers le Sud-Ouest, nous dirigeons vers Audierne. Autant le pays d'hier était morne et noir, autant celui-ci est gai et vert. Avec cela un vent assez violent mais arrière nous remorque gentiment. Nous jubilons donc. La route est accidentée mais les bosses, que nous gravissons allègrement, ne font qu'ajouter de l'imprévu au paysage.

Des paysans nous croisent, invariablement vêtus de leurs petites vestes et de leurs gilets, et coiffés du large feutre garni de rubans. Hélas tous ont d'affreux pantalons couleur tabac. Aussi quel n'est pas mon enthousiasme quand j'aperçois entre deux femmes aux élégantes coiffes, un

¹ Telgruc-sur-Mer (29).

⁶ La devise des conserveries Amieux est « Toujours MIEUX » !

⁷ Éternel recommencement ; les Bretons, Auvergnat, fuyant la misère rêvent de Paris et finissent au mieux bonne ou tâcheron sinon clochard ou prostituée. Qui sait ? peut-être que dans 100 ans les Martiens rêveront de Terre.

breton, avec les authentiques braies. Je n'hésite pas, descend de vélo, m'approche d'eux, à pas de loup et fais un cliché.

Nous arrivons à Confort⁸, un village dominé par une église et un calvaire superbes qui ont l'honneur d'une plaque, moyennement 2 sous, j'ai un premier plan avec un gamin ébahi.

Un brin⁹ de sapin nous indique un bistro. Nous entrons. Décidemment oui, c'est bien la Bretagne !

Oh ! Cet intérieur ! Que je ne puis-je l'emporter – préalablement débarrassé de ses parasites – à mon 37 ! Deux lits bretons – sortes d'étroits placards – une armoire, une horloge, tout cela en bois sculpté et d'une seule veine, avec une table garnie de bancs ouvragés et là-dedans une adorable fille, au visage régulier et enjolivé par la coiffe, boitant un peu malheureusement, et une vieille ne parlant pas un mot de français, portant avec la coiffe une sorte de collerette Henri II et filant, oui filant !



Nous mangeons du pain bis, du beurre et du lait caillé. Puis je fais le thé à la grande surprise de la jeune fille. Une de ses amies qui va à la noce vient lui demander de la coiffer, et nous assistons à cette grave affaire. Je lui demande ensuite de les photographier elles deux et la vieille ; elles acceptent avec empressement, la petite de la noce me demandant si – en payant – elle pourra en avoir une épreuve¹⁰. Nous partons à regret.

Nous laissons sur la gauche sans y pénétrer Pont-Croix ; un peu après, voulant éviter Audierne, nous voulions raccourcir, mais il est si mauvais que nous poursuivons tout droit et arrivons à Audierne. Nous ne nous y arrêtons pas et avalons aussitôt la longue côte qui nous met dans la direction de la Pointe du Raz.

Un peu plus loin, la machine de Frédi se met soudain à grincer. Je l'examine et je m'aperçois que l'arbre du moyeu de la roue de devant s'est cassé en deux. La roue ne s'échappe pas à cause de la fourche qui maintient les deux bouts tant bien que mal.

Que faire ? Le plus sage serait peut-être de revenir à Audierne où il n'y a d'ailleurs pas de mécanicien, mais la sagesse n'a jamais rien eu à faire avec le cyclisme. En marchant avec précaution, Frédi peut rouler et nous décidons de continuer. Aussitôt nous nous partageons Jeanne et moi son paquetage. La machine gémit bien mais en somme avance tout de même. D'ailleurs aux cotes et aux descentes, il met pied à terre.

Nous arrivons à Plogoff. Un vieux matelot à qui nous demandons le télégraphe nous dit qu'il n'y en a qu'au sémaphore de la pointe ; nous continuons donc. À la sortie de ce village, un homme nous attend et se propose comme guide pour nous faire visiter la pointe. Il demande 5F et comme cela me semble cher, j'hésite un peu. Néanmoins il se met à nous suivre, courant pieds nus sur les cailloux de la route et arrive en même temps que nous à Lescoff, dernier village.

Il nous mène à un bistro dont l'apparence misérable nous fait reculer. Nous lui demandons s'il n'y a pas autre chose et à l'autre bout du village il nous en présente un second encore plus

⁸ Confort-Meilars (29).

⁹ br ?? Expression introuvable mais on comprend qu'il s'agit d'un cocher.

¹⁰ Note de bas de page : « D'une belle écriture, nette et régulière, la petite boiteuse écrit son adresse sur mon carnet ».

ignoble. Il n'y a que cela et il faut nous en contenter. Je demande au Guide ce qu'il veut boire car le malheureux est en nage. Il engloutit un énorme verre de goutte sans sourciller. La femme qui est là ne sait pas un mot de français et notre guide doit nous servir d'interprète. Il n'y a pas de poisson, pas de viande, pas de légumes, juste des œufs, du lard et des sardines à l'huile. Nous lui faisons dire de nous faire une omelette. Connait pas ! Enfin à la guerre comme à la guerre : nous ferons notre omelette nous-mêmes. Nous examinons le lard, il est cru. Ça va bien, nous pourrions déjeuner.

Nous partons donc. La pointe est encore à deux kilomètres qu'il nous faut faire par un chemin horrible. Nous allons d'abord au sémaphore et envoyons un télégramme à Paris disant de nous envoyer l'arbre de rechange à Pont-L'Abbé.

Nous commençons ensuite notre excursion. Jeanne, qui a des raisons pour être assez vannée, se couche dans l'herbe et nous attend là. Je crois qu'elle a eu raison car l'excursion est assez périlleuse. Elle consiste à suivre un étroit sentier, si toutefois on peut appeler cela un sentier car il faut se hisser de roches en roches, qui suit les diverses sinuosités de la pointe et permet d'en admirer toute la sauvagerie. Le guide nous montre le trou de l'Enfer de Plogoff, sorte d'entonnoir énorme, puis nous arrivons à l'extrémité de la Pointe, où un rocher surplombant nous permet d'admirer l'immense horizon que seule trouble l'Île de Sein. Des cormorans sillonnent l'air mêlant leurs cris au mugissement de la mer. Je tire sur eux un coup de revolver et ils s'enfuient éperdument.



Cet endroit est superbe, mais combien plus grandiose il doit être lorsque souffle la tempête. Il est vrai qu'alors on ne peut gagner le sémaphore, les vagues balayant toute la pointe.

Nous continuons et retrouvons Jeanne qui a dormi consciencieusement.

De là nous allons jeter un coup d'œil sur la Baie des Trépassés si belle et si attachante dans son cadre grandiose. Mais l'heure s'avance et nous regagnons notre somptueux « restaurant ».

N'essayant même pas de nous faire comprendre de notre hôtesse, nous nous servons nous-mêmes ; je prépare l'absinthe, casse les œufs, pendant que Jeanne nettoie une sorte de plat – il n'y a pas de poêle -. Pendant notre absence, on a fait cuire le lard ! Quelle guigne ! Enfin cela marchera. Frédi met le couvert et la femme nous regarde ahurie. J'allume le feu et ne trouve comme combustible que des ajoncs et de la bouse de vache desséchée. J'ai remarqué en effet des champs d'ajoncs et des bouses de vaches, semblables à des pains de munitions, séchant sur le fait des murs.

Enfin, tant bien que mal, nous déjeunons. Heureusement le vin, comme d'ailleurs en Bretagne, est bon. Notre repas fini, nous passons dans une chambre voisine où la femme prépare le déjeuner. Dans une jatte en terre se trouve une sorte de pâte d'un gris suspect. Une petite fille en met une grande cuillère dans un plat de fonte préalablement frotté avec une coine¹¹ de lard et en fait une sorte de crêpe énorme qu'elle coupe en quatre pour pouvoir la retourner. Je goûte de cela et manque de rendre l'âme et mon omelette. C'est pâteux, fade, horrible. Avec ces crêpes de sarrasin, elles mangent un pain gluant et noir, mais deux fois plus noir que du pain d'épices, sur lequel elles étendent un peu de beurre salé. Voilà leur seule nourriture ! C'est inouï et j'en emporte un échantillon. Cependant des cris partant d'une pièce attenante à celle où nous nous

¹¹ Couenne

trouvons nous arrachent à cette étude de mœurs. Nous entrons et voyons une énorme truie et huit petits cochons qui la sucent de toute part.

Nous nous arrachons à ce séjour délicieux et partons et sommes salués par notre guide au passage. À moitié route d'Audierne, nous nous arrêtons et préparons du thé. Je vais chercher de l'eau au puits d'une ferme voisine et faisons une sieste d'une demi-heure.

Bientôt nous voilà revenus à Audierne. À l'hôtel on nous donne des chambres donnant sur le port, d'où l'on a une vue fort gaie. L'hôtesse met le laboratoire de son mari à ma disposition pour charger mon appareil : il est fort bien aménagé. Nous prenons ensuite un vermouth et nous dirigeons ensuite vers la pointe Raoulic¹² en suivant l'estuaire de la Goyen. Nous nous arrêtons devant un bateau échoué qu'on cherche à renflouer. C'est l'heure de la marée et un essaim de bateaux de pêches gagnent la mer. À la pointe de Raoulic, nous descendons sur la plage et prenons un maître bain de pieds pendant que Jeanne garde nos bas et s'amuse à faire son portrait dans le sable.

Nous revenons. Des bateaux rentrant de la pêche déchargent leur chargement de poissons. Tout ce quai est grouillant de femmes, de matelot, de gamins qui lui donnent un charmant caractère. Nous remarquons un petit garçon qui tient à pleine main, tel un mouchoir, une crêpe de sarrasin dans laquelle il mord avidement.

Nous prenons l'apéritif devant l'hôtel, ne nous lassant pas de ce spectacle mouvementé. Nous dinons égayés par certain convive aux gestes brusques et bizarres. Au dessert, on nous donne du fromage desséché, sorte de fromage à la crème. Nous allons ensuite à la poste puis à la gare où nous nous informons de l'heure des trains pour Jeanne qui ira demain nous rejoindre à Pont-L'Abbé pendant que Frédi me suivra avec sa machine.

J'achète de l'alcool à bruler pour ma lampe et après une dernière consommation, nous allons nous coucher.



31

Mai. Audierne-Pont L'Abbé

À 6H³/₄ nous partons donc laissant Jeanne et la bicyclette de Frédi. Tout de suite en quittant Audierne, une longue côte calme notre ardeur en même temps que le vent, qui hier nous favorisait si bien, s'acharnant

ANCIEN HOTEL BATIFOULIER
ENTIÈREMENT REMIS A NEUF

HOTEL DU COMMERCE
ESTAMINET

Voitures pour excursions. OMNIBUS A TOUS LES TRAINS
RECOMMANDÉ — « Six Moteurs » —
à M^{rs} les Voyageurs & Touristes

V. Courtemanche
AUDIERNE (FINISTÈRE)

M. R. Edg. Doit

Audierne, le 30^{se} 1899 IMP. E. COGOURD

1	consommation	1, 80
3	diners & autres	9, 90
2	chambres	4
1	café + Kummel	1
1	meuble, 12 heures.	8, 70
		16, 80
1	1/2 dej.	0, 80
		17, 60
		1, 30
		19, 60

¹² Le môle du Raoulic

à nous faire revenir en arrière. De plus la route prend l'aspect de celle du premier jour de Camaret à Morgat : les cailloux et le sable pour les jambes et des landes arides pour les yeux. Nous arrivons à Plouhinec et décidons d'y déjeuner. Nous demandons et après une demi-heure d'attente, on nous sert des œufs sur le plat au beurre noir. Là aussi un lettré du pays est forcé de servir d'interprète.

C'est ici le recensement des chevaux et le spectacle n'a rien de banal. Il faut voir les lourds paysans bretons faisant courir leurs bêtes devant les officiers. L'un d'eux, auquel ceux-ci demandent le nom de son cheval, répond : Julie ! Mais c'est une bête énorme et très masculine. Tout le monde de se pouffer.

Nous continuons. Toujours la même route morne, navrante, toujours le même vent dans le nez. Certes c'est bien là la Bretagne avec sa grande monotonie et son caractère sombre mais corbleu ! Ce n'est pas drôle !

Nous remarquons de nombreux paysans qui, à grands coups de masse, cassent les cailloux. Quelques-uns lèvent la tête à notre passage et esquissent un salut ; la plupart ne nous regardent même pas, hypnotisés par leur intéressante besogne.

Cependant malgré la fatigue, la route se fait quand même. Plozévet, Pouldreuzic, Tréogat sont dépassés. À Plonéour¹³, la direction se met plus au Sud et le vent nous devient plus clément. À Plomeur nous nous arrêtons pour l'apéritif dans une espèce d'estaminet-épicerie. Une jeune fille nous sert, aux traits réguliers, au visage d'un bel ovale. Elle porte la coiffe des bigoudènes sorte de bonnet en velours pailleté de métal et orné de deux longs rubans de soie. Elle est jolie comme tout et je lui demande de faire son portrait. Elle accepte gentiment et va revêtir le gilet tout brodé de soie jaune et le tablier de soie. Elle est exquise.

Nous allons dans le jardin où je mobilise toutes les chaises pour échafauder mon appareil. Je la prends avec un petit enfant, coiffé lui aussi du petit bonnet mais le drôle, malgré la promesse de deux sous, ne veut pas tenir en place et j'ai toutes les peines du monde à faire un mauvais cliché. A Elle aussi je demande d'écrire son adresse sur mon carnet et elle le fait très correctement.

Maintenant nous avons le vent en plein dos et la route est devenue bonne, aussi filons nous rapidement, d'autant plus que, l'océan, approchant, c'est une descente presque perpétuelle. Bientôt nous sommes à Penmarch¹⁴ et nous demandons l'Hôtel St-Guérolé. On nous indique un chemin qui nous remet en pleine campagne. Nous revenons sur nos pas, nous enquerrons de nouveau, même réponse. Enfin nous comprenons, grâce à un maçon obligeant, que l'Hôtel est à St-Guérolé, situé sur la côte à 2Km de là.

En quelques minutes nous y sommes et tombons sur l'hôtel – fermé pendant la mauvaise saison. Comme juste compensation de ce déboire, un vieux mendiant, à la tête superbe, consent moyennement 0.10F à immortaliser ses traits par mon objectif.

Heureusement il y a un autre hôtel et celui dénommé de Bretagne nous ouvre ses portes. Après une assez longue attente nous déjeunons dans une immense salle en compagnie d'un peintre local qui, avec ses boîtes et chevalets, trimballe un énorme parapluie enfermé dans son étui de toile cirée.



¹³ Plonéour-Lanvern (29).

¹⁴ Penmarc'h (29).

Le service, fait par une petite bonne dont l'aspect déluré nous fait voir qu'elle n'est pas du pays, est très lent. Le premier plat – un morceau de crevettes rouges – est bien prêt de disparaître lorsqu'arrive le second – des crabes dont je me régale. Après vient du poisson. A la bonne heure voilà un déjeuner maritime ! Avec cela le pain est bon et Frédi ne cesse de le répéter que pour en redemander.

Pour gagner la pointe de Penmarc'h, nous avons décidé de prendre un petit sentier bordant la mer, mais nous nous trompons et allongeons un peu notre route. Nous avons maintenant le vent debout et je vous assure qu'il souffle dur. À Kérity, je photographie une jeune fille en train de fabriquer un filet. Elle me laisse faire en souriant.

On nous dit que le télégraphe – Frédi veut envoyer une dépêche à sa grand-mère – est au sémaphore. Or il y en a deux. La porte du premier est ouverte et nous grimpons jusqu'au fait sans rien trouver. Nous en profitons toutefois pour jouir du spectacle superbe des rochers de Penmarch. Leur aspect est tout autre que ceux de la Pointe du Raz car ils sont beaucoup moins élevés.

Néanmoins par une grosse mer cela doit être fort beau, mais aujourd'hui, et par cette marée basse, nous trouvons que ce point ne mérite pas tout à fait la réputation qu'on lui a faite.

Nous étions tout à notre admiration quand nous entendons des cris éloignés à moitié emportés par le vent. Nous cherchons d'où cela peut provenir et nous apercevons en bas un type à l'air furieux qui nous fait signe de descendre. En vain je mime d'une façon plus ou moins intelligible que nous cherchons le télégraphe, il ne démord pas et nous devons descendre.

En bas, il se met à hurler, disant qu'il ne comprend pas qu'on ait monté ainsi. Je réponds que nous cherchons le télégraphe et que si c'est défendu d'entrer là-dedans il n'a qu'à fermer sa porte. Je crois que ce qui le rend si féroce, c'est que nous sommes montés sans le pourboire obligatoire.

Nous allons enfin à l'autre sémaphore et trouvons le télégraphe.

Après un dernier regard à ce beau paysage, nous repartons et revenons à Penmarc'h. Là nous hésitons un peu pour la route à prendre, la trouvons enfin et nous lançons à corps perdu dans le vent qui fait rage. Comme juste compensation heureusement, le paysage n'est plus sombre comme ce matin. À Plobannalec¹⁵ où j'arrive un peu en avant, j'entre dans un bistro et fabrique du thé au grand ahurissement de la brave femme qui me donne de l'eau et du « cognac ». Quand Frédi arrive, le thé est fait et j'ai même brûlé la toile cirée qui recouvre la table où j'avais placé ma lampe. Coût : 4 sous !

Après une nouvelle lutte contre le vent, nous atteignons Loctudy, orné d'une intéressante église. Nous déposons nos machines dans un café et à l'aide d'un bac passons à l'Ile Tudy². Elle n'a rien de remarquable, à part son église et quelques rues étroites et nous revenons à Loctudy à l'hôtel des Bains où nous nous rafraichissons. Il y a là un bahut assez bien. La femme qui nous sert en veut 1000F !

Nous revenons maintenant vers le Nord-Ouest et avons le vent dans le dos ; aussi mettons 10 minutes pour franchir les 4Km qui nous séparent de Pont-L'Abbé. Peut-être avons-nous tort car la route est charmante. À l'Hôtel du Lion d'Or nous retrouvons Jeanne mais l'arbre n'est pas encore arrivé. Comme nos machines ont pas mal souffert de la poussière, je frette un petit



¹⁵ Plobannalec-Lesconil (29).

² Ile-Tudy (29).

garçon pour qu'il nettoie ma chaîne lui recommandant de ne pas toucher au reste. Nous allons ensuite faire un tour de ville. Frédi en profite pour acheter des espadrilles.

La ville a un aspect bien spécial que lui donne surtout le costume des bigoudènes. Je photographie un vieux breton qui a sur ses genoux un enfant. Sur le quai je remarque des fûts d'huile de la maison Maurel et Brun.

Nous revenons dîner. Il y a à la table d'hôte deux anglais dont on se paye la tête, puis plusieurs voyageurs amusants. Le service est fait par une petite bigoudène gentille et pas farouche qui nous sert des côtelettes d'agneau lilliputiennes. Notre repas est égayé par l'arrivée du colis postal ! Vive Humbert ! Aussitôt après je m'installe dans la rue et me met en devoir de changer la pièce cassée. Cela va tout seul, mais les imbéciles ont envoyé de toutes petites billes qui ne peuvent marcher. Heureusement j'en ai justement de rechange qui ont le bon diamètre et bientôt la bonne machine de Frédi est prête à rouler.

Il ne partage pas mon allégresse car il a fort mal aux dents. Dans le même colis, il avait reçu des plaques Lumière, mais on lui a envoyé des 9*12 au lieu de 6 ½*9 et nous devons les réexpédier.

Après avoir graissé soigneusement nos chaînes, nous allons nous coucher.



1° Juin. Pont L'Abbé-Rosporden

J'aperçois en me levant la petite bonne, déjà en grand uniforme, et vaquant à son service. Je l'installe sur une chaise et fais son portrait. Elle est décidément charmante et pas farouche du tout. Je prends son adresse : Corentine Coïc. Est-ce assez breton cela ? Frédi a beaucoup souffert des dents et a à peine dormi.

Nous partons et aussitôt les petits pavés pointus franchis, se présente une longue côte toute droite. Quand j'arrive en haut, me retournant, j'aperçois mon Frédi marchant philosophiquement à côté de sa machine et quand il me rejoint il me montre un superbe clou dans son pneu de devant. Décidément il n'a pas de chance. Il y a là un bistro. Nous commandons une omelette – œufs sur le plat au beurre noir – et pendant ce temps, Frédi me regardant d'un air placide, je répare. Passe-moi ta dissolution, lui dis-je. J'en ai pas. Je m'y attendais. Allons, je serai toujours le terre-neuve de la bande. Il y a là plusieurs gosses qui jouent et que Jeanne gave de gros sous.

Nous repartons. La route est très belle et le vent que nous avons de côté ne nous gêne guère. Aussi allons-nous bon train. Le pays est vert et gai mais aucun village important n'est traversé jusqu'à Quimper.

Nous arrivons sans incident dans cette ville qui nous produit une excellente impression. Nous nous arrêtons à un café et je laisse mes compagnons pour charger mon appareil. Il me reste encore 2 plaques vierges et je ne suis pas en peine pour les utiliser. Quimper est pleine de vieilles maisons du XV ou XVI siècle. La Cathédrale, de grande allure, est surmontée de deux flèches élevées. J'entre et remarque que l'axe du chœur est sensiblement dévié à gauche par rapport à celui de la nef, pour symboliser paraît-il, l'inclinaison de la tête du Christ sur la Croix. Le photographe du Touring met gracieusement son laboratoire à ma disposition. L'intérêt de la ville est encore accru par le charmant costume des femmes. Je reviens au café. Frédi a pris un cachet d'antipyrine et va mieux. Il s'est renseigné et il paraît que nous pourrions trouver un bateau chez un constructeur nommé Camu. Nous nous y rendons aussitôt et trouvons notre affaire. Pour 10F, nous irons à Bénodet.

Nous revenons à l'hôtel et y remettons nos machines, puis pour attendre l'heure du déjeuner nous allons visiter le musée situé en face de la Cathédrale. À côté de toiles assez intéressantes et d'objets gallo-romains provenant de fouilles locales, se trouvent des mannequins revêtus des divers costumes de la région.

Nous entrons ensuite, Frédi et moi, dans la Cathédrale. Jeanne reste à la porte car un écriteau nous apprend que les femmes en tenue de cycliste ne peuvent entrer !!!!

Nous allons déjeuner et sommes fort très bien traités.



À 2H nous allons chercher notre bateau. Pendant qu'on l'équipe, nous montons dans un grand yacht en construction, puis plaçons nos machines et partons. Notre bateau est conduit par deux solides rameurs qui pendant 2H $\frac{3}{4}$ ne vont pas arrêter.

L'Odet, d'abord fort resserré, s'élargit bientôt pour former une sorte d'estuaire de près d'un kilomètre, puis se resserre étroitement de nouveau. Les rives sont superbes, présentant des rochers émergeant de collines. Parfois un vieux château surgit à un détour de la rivière. Je le nomme d'après la carte et notre guide confirme. Le bateau suit une ligne indiquée par des bouées mouillées de place en place et c'est un ravissement continu. Quel plaisir de voir défiler ainsi devant ses yeux, ce beau panorama, sans fatigue, sans effort. Décidément malgré l'enkilosage, le bateau c'est le rêve !

Nous arrivons à regret à Bénodet et remontons sur nos machines encore humides de la traversée. La route que nous suivons maintenant est bonne mais terriblement accidentée. Nous passons à Fouesnant célèbre, parait-il, par la beauté de ses femmes, mais n'en voyons pas une.

Dans un petit village où nous passons, à Perguet, une noce est en train de danser sur la route au son de deux binious. Je descends et voyant que je vais les photographier, ils se mettent devant moi, se tenant par la main et dansant une sorte de bourrée.

A la Forêt¹, nous nous désaltérons. Un mendiant ouvre la porte, dit en latin un pater et un ave et attend une aumône. Il n'a pas de succès auprès du patron qui l'expulse.

La route a toujours des bosses et fait de nombreux circuits, mais le terrain est bon et Rosporden est bientôt en vue. Avant d'entrer en ville, on en a une très jolie vue, mais dans une descente rapide qui nous mène vite devant notre Auguste Bellanger installé devant l'hôtel et un Picon et qui nous attend de l'autre côté.

Effusion, embrassades et apéritifs.

Après diner nous allons faire le tour de la ville ; elle est placée auprès d'un étang fort pittoresque qui, par ce coucher de soleil prend des allures vraiment superbes. L'âme de Bellanger se délecte de toute une série de violets, mais ne se contient plus de joie quand je l'autorise à partager ma chambre.

J'ai oublié de dire qu'en route la courroie de mon appareil s'était cassée. À l'hôtel on s'est chargé de me faire réparer cela.

HOTEL CONTINENTAL		
L. PENN		
Voitures de Louage		
Ecurie & Remise		
PRIX MODÉRÉS		
Rosporden, le		189
4	diners à 2 25	9.00
2	chambres à 1.50	3.00
1	ch. 2 personnes	2.00
4	petits dej.	3.00
5	apéritif	1.50
1	café	0.50
2	rhum St-James	0.60
1	menthe	0.30
	Total	19.90
	10% /	1.90
		18.00
Penn		

2 Juin. Rosporden-Lorient

Le matin, je trouve ma sangle réparée. Jeanne qui s'occupe toujours sort nos machines et nous les munissons de bouts de ficelle à chaque roue pour enlever les clous qui auront des vellétés d'agression : invention Auguste Bellanger. Je demande la note et interview le patron sur la clientèle que peut lui amener le Touring. Il en paraît très satisfait.

Nous partons à 7H. Dans la rue jouent de petites filles : elles aussi portent le costume du pays, absolument semblable à celui des femmes dont on dirait des réductions. Elles sont gentilles à croquer et Auguste est sur le point d'en emporter une.

Je m'aperçois que depuis Brest, je n'ai pas parlé du temps. C'est que toujours il a été superbe comme il le sera pendant tout le voyage. Louons donc Dieu.

On a raconté à Auguste nos confections de thé et il le réclame à cors et à cri. Nous nous arrêtons au bout de quelques kilomètres et, à côté d'un puits, nous fabriquons une tasse de thé à l'admiration d'Auguste et d'une vache qui vient boire. Le premier fait une photo de notre campement et la seconde nous contemple longuement.

Le pays est ravissant, assez boisé, la route garnie de haies n'est pas dure et nous filons bien. Rien de spécial à noter pendant ces 14Km si ce n'est l'Église de la Trinité que je photographie au passage. On sent toutefois qu'on est dans un coin plus retiré de la Bretagne. Nous rencontrons en effet plusieurs vieux bretons au type bien spécial, à la face rasée et aux cheveux longs. Ils ont une tête épatante sous leur inamovible chapeau à rubans.

Nous entrons dans Pont-Aven et c'est de l'enchantement. Quelle superbe région et qu'elle n'a pas usurpé la réputation à laquelle elle doit ses nombreux visiteurs. C'est plein de coins charmants, de maisons pittoresques ; l'Aven, cette délicieuse et gazouillante rivière qui actionne

¹ La Forêt-Fouesnant (29).

passant nous avons déposé nos machines et bu une menthe. Auguste veut à toute force que j'ai le mal de mer, je lui réponds en saisissant un aviron et en souquant si bien que je le casse net. Il n'y a pas de rechange. Heureusement le vent donne et nous permet de revenir à la voile.

Au Cabaret de Ros Bras, Auguste photographie une jeune fille qui nous sert et qui est bougrement gentille.

Nous repartons et il nous faut avaler tout de suite une jolie côte au sommet de laquelle Jeanne et Auguste s'enfuient en un terrible emballage. Cela ne dure pas et bientôt ils rentrent dans le rang essoufflés.

Le régime des landes reparait ; la route passe près de nombreux étangs. Notre itinéraire passe par Quimperlé, mais Auguste nous dit que cette ville est peu intéressante et de Riec¹⁸, nous piquons directement sur Lorient. Bientôt, la mer que nous avons perdue de vue reparait et nous arrivons à Pouldu¹⁹. Tout le monde a soif et faim et nous mangeons du pain et du beurre et buvons du vin rouge qui, comme toujours, est bon. Ce frugal repas me rappelle vaguement une pièce de vers que j'ai entendue à Verdun et que je sers sous forme de bateau²⁰ à mes compagnons.

Du pain, du beurre du cidre
Donnez m'en sans payer
Car j'ai les boyaux vides
Et les pieds nickelés.

Cela a le don de crispier l'ami Auguste.

Un bac nous mène sur l'autre bord de la Laïta, mais la marée est basse et il nous faut faire un assez long trajet dans le sable. Frédi qui ne marche jamais, le fait sur sa machine, traversant ainsi à pied sec les petites mares d'eau salée.

Une nouvelle montée pour gagner la terre ferme. En passant dans un petit hameau, j'éternue d'une façon sonore et plusieurs voix féminines sortant d'une sorte de ferme me jettent un « Dieu vous bénisse ! ». Décidément les femmes sont charmantes par ici.

¹⁸ Riec-sur-Belon (29).

¹⁹ Le Pouldu

²⁰ Plaisanterie (argot)

Un peu plus loin, deux routes se présentent allant toutes deux à Lorient. Nous prenons l'une croyant prendre l'autre mais cette route que je craignais mauvaise est bonne en réalité. Encore une fois le pays se modifie. C'est maintenant la Normandie avec ses pâturages et ses bestiaux. On voit, de plus, qu'on se rapproche d'une grande ville. Nous rencontrons plusieurs bicyclistes même plusieurs féminines. À Behouay²¹ nous engloutissons – Jeanne surtout – une bouteille de cidre dans un cabaret dont les consommateurs gueulent comme des ânes. Un peu plus loin, nous retrouvons la grande route de Quimperlé dont l'animation nous annonce bientôt Lorient. Nous rattrapons près de cette ville deux chemineaux qui nous avaient dépassés à Behouay et qui marchent rudement vite. Voilà Lorient, précédée d'un long faubourg. Soudain, une détonation semblable à un coup de fusil retentit. C'est le pneu de Jeanne qui vient d'éclater. Aussitôt une nuée de gamins s'abat sur nous. Je m'enquière du mécanicien du Touring et nous nous y rendons aussitôt, Jeanne continuant à rouler sur sa machine. Il nous promet de nous donner la bicyclette pour demain matin.

GRAND CAFÉ ◆ **Lorient**

Apéritif-Concert

PROGRAMME

du **Vendredi 2 Juin 1899**

de 5 h. 1/2 à 7 heures

- 1 Marche des petits pierrots... BOSCH.
- 2 Aimer, boire et chanter, (v.) STRAUSS
- 3 Le Pré aux Clercs, (fant.) HÉROLD.
- 4 Ballet de Sylvia pizzicati... DELIBET.
- 5 Le grand Vizir, (ouverture) TURLET.
- 6 Le carnaval russe (fl^{te} p. flûte) CIARDI.
- 7 Les Noces de Jeannette (fl^{te}) MASSÉ
- 8 Ma Reine, valse..... CAOTE.

Imprimerie Centrale — Lorient.

IMP. B. ARNAUD, LYON-PARIS

Après dîner, nous faisons un tour en ville pendant que Jeanne se couche. Ce pays est extrêmement animé. Nous allons sur le port puis revenons sur la grande place où un café et ses demis nous attirent. Il y a là des tziganes jouant très bien. Nous restons jusqu'à 11H, Auguste et moi à les écouter. Il y a là une petite violoncelliste qui est rudement gentille.... Nous allons nous coucher.

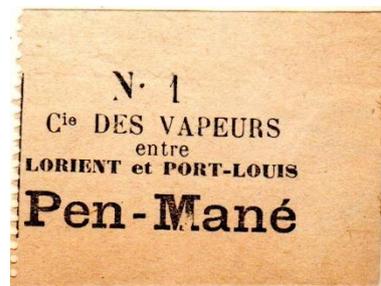
²¹ Il s'agit sans doute de « Bihoué », occupé aujourd'hui par l'aéroport de « Lorient-Lann-Bihoué ».

3 Juin. Lorient-Carnac

Ce matin, nous faisons presque la grasse matinée ; c'est que la machine de Jeanne ne sera prête qu'à 9H et il est inutile de nous presser.

Nous trouvons nos bicyclettes accrochées au plafond de la remise : nous sommes décidément en pays civilisé. Après avoir payé la note, nous consultons l'Indicateur. Nous devons en effet prendre le train de Plouharnel à Quiberon ou vice versa, jugeant inutile de faire deux fois en vélo le même trajet, et nous devons voir quel est le train qui sert le mieux la combinaison, car il n'y en a que trois par jour. Il y en a un vers 11H à Plouharnel et nous espérons pouvoir le prendre.

La machine de Jeanne est prête ; on lui a mis un solide manchon et cela tiendra espérons-nous. Le mécanicien, bavard s'il y en a un, nous dissuade de prendre le bateau jusqu'à Port-Louis comme nous en avons l'intention. Il nous conseille de prendre simplement le bac de Pen Mané. Nous nous rangeons à cet avis et allons sur le quai. Le bac, c'est tout simplement un bateau à vapeur dans lequel nous nous empilons avec une masse



d'ouvriers, de femmes et de paniers de poissons. On nous en montre un énorme, sorte de bar qui a été payé deux sous et près de nous, des pêcheurs gémissent sur la terrible concurrence que leur font maintenant les bateaux pêcheurs à vapeur.

Après une assez longue attente, quelques coups de sifflet indiquent notre prochain départ, mais cela ne fait pas hâter les derniers arrivants qui, placidement, viennent prendre leurs places. Il y a là une sorte de paysan au costume original que je cherche vainement à photographier. L'animal a le talent de se toujours mettre derrière quelqu'un ; je me venge en prenant quelques navires de guerre mouillés dans la baie mais nous passons assez loin d'eux.

Nous atteignons bientôt la pointe de Pen Mané et débarquons entre deux piles de sacs de petits pois qui vont prendre notre place et aller à Lorient.

Nous entrons dans un bistro et nous faisons servir à manger. On nous donne des sardines fraîches grillées auxquelles nous disons deux mots. Un enfant de la maison doit être marin de l'état, car aux murs sont accrochées différentes chinoiserries.

Nous partons et après quelques hésitations trouvons notre route. Nous passons à Riantec, Plouhinec, traversons la rivière d'Etel pour atteindre Erdeven. Le pays est plat, assez insignifiant et nous marchons bien. Voyant que nous avons le temps pour avoir notre train, nous faisons une petite sieste. Un peu plus loin, nous rencontrons un premier alignement de menhirs celui de Kerzerho. J'avoue que l'impression que m'a faite cette première manifestation de l'âge gallo-romain²², est plutôt terne. Ces cailloux, de dimensions modestes n'ont rien de grandiose et l'aspect est peu imposant.

Nous arrivons à Plouharnel en avance, prenons nos billets, faisons enregistrer nos machines et prenons l'apéritif en attendant le train. Dans celui-ci tout le monde s'entretient d'un accident arrivé en rade de Quiberon il y a quelques jours : plusieurs personnes se sont noyées sans qu'on ait pu leur porter secours.

Le train suit à peu près la route que nous prendrons ce soir. À un certain point, la presque île est juste assez large pour la ligne et la route, puis elle se rélargit et nous arrivons bientôt à Quiberon.

²² Ce n'est pas la première fois que des vestiges préhistoriques sont datés de l'époque gallo-romaine

À l'hôtel, après l'apéritif nous nous mettons à table. Il y a là un vieux monsieur qui n'arrête pas de ronchonner et de gourmander les servantes. Tout le monde se tord quand il est parti, avant la fin du repas, complètement furieux. Nous prenons le café sur une sorte de terrasse d'où on domine la mer. Au large, entre la pointe et Belle Ile, passent plusieurs croiseurs. Cela ne suffit pas à charmer Jeanne qui roupille consciencieusement sans se douter qu'Auguste la photographie. Il fait d'ailleurs rudement chaud et elle est excusable. Je demande la note. On nous la présente sans la réduction de 15% mentionnée à l'Annuaire. Je proteste et obtient que cette réduction porte sur le prix du repas, mais ne peux arriver à l'avoir sur le restant. Je reproteste, menace des foudres du Touring et paie dignement. Mais Frédi veut télégraphier ; pendant qu'il entre au bureau, nous nous installons à la terrasse d'un café et prenons une menthe. Quelles éponges ! Mais il fait si chaud.

Notre route est plate comme une limande et Jeanne se met à emballer. Nous suivons en criant comme de véritables coureurs : Colle ! Colle !

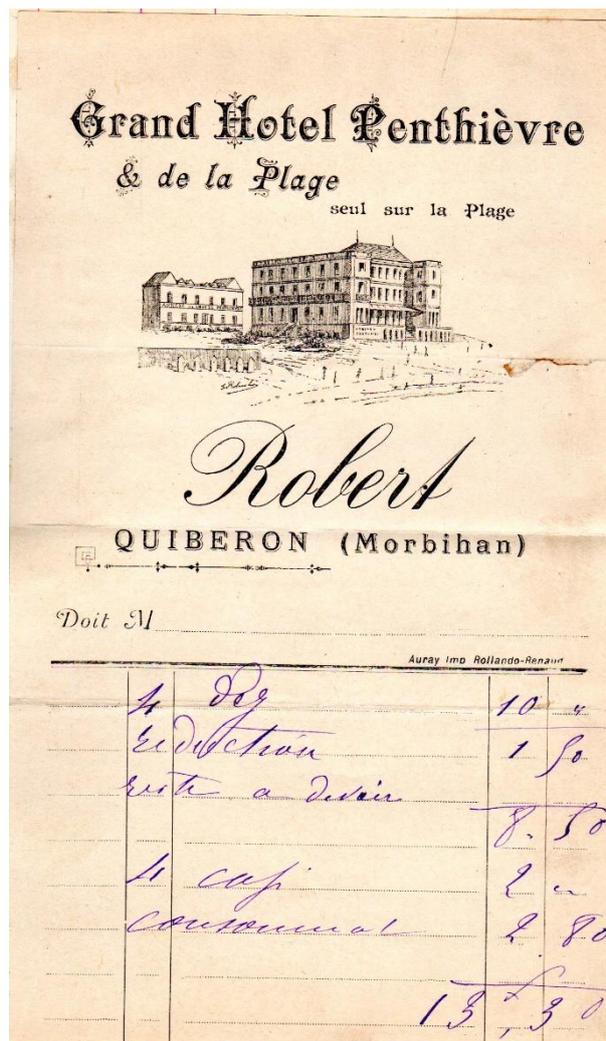
Plouharnel, à cette allure, est bientôt atteint. Comme la curiosité de Jeanne n'est nullement surexcitée par l'envie d'admirer les menhirs, dolmens, cromlechs et autres vestiges du temps passés, elle nous quitte et pique directement sur Carnac.

Quant à nous, suivant l'itinéraire indiqué par le guide, nous nous mettons en devoir de chercher les divers monuments mégalithiques qu'il signale. Après un kilomètre sur la route d'Auray, nous trouvons à gauche, indiqué d'ailleurs par une borne, le dolmen de Runesto où on accède par un escalier. Les dolmens sont vraiment plus intéressants que les menhirs. On sent dans eux la caverne du temps préhistorique et on s'attend à voir surgir quelques têtes hirsutes suivies de torsos revêtus de peaux de bêtes.

Nous avons plus de peine à trouver les dolmens d'Er Marie et de Mane er roch situés à Gohquer²³ mais après nous être renseignés à un paysan qui passe à cheval, nous finissons par les dénicher. Ils sont fort beaux.

Nous regagnons la route d'Auray et gagnons les dolmens de Mane Kerioned dont l'un présente des hiéroglyphes gravés. Nous prenons des vues de ces divers monuments.

Le petit chemin de raccourcis, nous amène à Carnac en passant à travers les fameux alignements. Il y a là je ne sais combien de milliers de menhirs à peu près alignés en un grand nombre de rangs. Certains sont assez hauts. Là encore je suis assez déçu : je m'attendais à voir des pierres gigantesques et la plus haute a 2m. Cependant la mémoire de ces milliers de roches est intéressante.



²³ Probablement Kerguoc'h

Nous entrons dans Carnac, et j'en photographie la belle église. À l'hôtel nous retrouvons Jeanne qui n'a aucun remord d'avoir raté les menhirs. Je profite du restant de jour pour entrer dans l'église et y tenter un cliché. J'installe mon appareil sur un coussinet et fais une pose démesurée.



Après l'obligatoire apéritif, nous dinons et dinons bien. Peu de monde à table nous et un voyageur à face rasée à l'allure ecclésiastique.

Nous prenons le café dehors et admirons un superbe coucher de soleil qui fait place à un ciel menaçant. De nombreux martinets sillonnent l'air en poussant des cris perçants. Un d'eux se jette dans un fil télégraphique et tombe étourdi. Jeanne le caresse et s'efforce de le ranimer en lui crachant dans le bec. Cela

ne suffit pas et elle le met dans sa chambre sur un lit de mouchoirs.

Je demande si l'hôtel possède une chambre noire. On me met dans une sorte de cave qui sert de garde-manger et je charge mon appareil entre un jambon et un saucisson.

Après une visite générale de nos chambres, tout le monde se couche.

4 Juin. Carnac-Auray

C'est aujourd'hui la Fête Dieu et dès 5H les cloches appellent les fidèles à l'église. Frédi dont la chambre nous dit qu'à 5H½ elle était déjà noire de monde se rendant au premier office. Celle-ci commencée, le silence se fait et nous permet de faire presque la grasse matinée.

Après une tasse de lait froid, nous allons visiter le musée. Le martinet, grâce peut-être aux injections de salive de Jeanne, est revenu à lui et s'est gaiement envolé lorsqu'elle lui a donné la liberté.

Le Conservateur du musée, un paysan à la figure intelligente, vêtu d'une blouse bleue, nous donne des explications sur les divers objets trouvés dans les fouilles au pied des menhirs et des dolmens. Il s'exprime correctement, en excellent français, employant les expressions scientifiques exactes et cela fait un singulier effet d'entendre le langage châtié sortir de cette blouse bleue.

Nous gravissons ensuite le tumulus élevé appelé le Mont St Michel. Cette butte, élevée par la main des hommes est surmontée d'une chapelle à peu près vide et d'une croix fort ancienne et curieuse au pied de laquelle je photographie mes compagnons.



Ce que ce tumulus a surtout d'intéressant,

c'est qu'on y voit admirablement les trois groupes d'alignement de Carnac. Vainement je veux entrainer les flemmards jusqu'à là. Aucun ne bouge.

Nous revenons à l'hôtel, là Jeanne se laisse toucher par mes supplications. Avec nos machines, nous poussons jusqu'aux alignements dont je prends quelques vues. Des gamins, gardant là des vaches, nous donnent des explications avec un petit air entendu, dans le seul but d'attraper quelques sous.

Quand nous revenons à Carnac, le pays est en révolution par les préparatifs de la procession. De petits enfants, vêtus de blanc et munis d'une paire d'ailes, couronnés de roses, emplissent de fleurs un petit éventaire. Sur la place, alors que les femmes entrent aussitôt dans l'Église, les

hommes stationnent attendant le dernier moment pour entrer. Tous ont la petite veste à parements et à col de velours, un col énorme rappelant les cols de redingote sous Charles X.

HOTEL DES VOYAGEURS
à CARNAC (Morbihan)

LE PRADO
PROPRIÉTAIRE

M Carnac, le 189 Doit AURAY, IMP. ROLLAND-RENAUD

2	bocks	1.	50
6	Consommations	1.	80
4	Bières	10.	
2	Cafés 2. Reçu	1.	50
3	bocks Chambrés et limonade	1.	15
3	Chambres	1.	50
4	p. Dîners	1.	60
			27.00
6	Consommations	1.	80
			22.85
	consommation		9.20
			23.15

Un dernier coup de cloches et tout le monde s'engouffre sous le porche. En un clin d'œil la place est libre. J'entre après tout le monde. Vraiment le coup d'œil est bien curieux. L'Église est comble ; d'un côté les femmes avec leurs coiffes blanches toutes semblables, de l'autre les hommes maintenant graves et réfléchis. Tous chantent la messe et c'est un murmure immense et confus où dominent les notes aigües des enfants. Cela, dans cette vieille église sombre, aux exvotos bizarres, a un grand caractère.

Je remarque un tronc énorme, sorte de coffre semblable à une malle, placé aux pieds de la statue d'un saint quelconque. Il paraît que c'est là que les paysans viennent faire leurs offrandes, le plus souvent en gros sous, lorsque leurs bestiaux sont malades.

Je sors de l'église. Tout le monde est en train de tapisser sa maison de draps blancs, auxquels on pique des fleurs.

À toute volée, les cloches repartent, le porche s'ouvre et la procession se forme. C'est assez

long. En tête viennent des jeunes gens portant de grandes bannières puis le curé sous son dais et derrière la fanfare, jouant un air peu religieux et conduite par un vicaire qui lui-même souffle dans un piston. Viennent ensuite les gros bonnets du pays puis la foule qui se bouscule – surtout les femmes – pour prendre sa place. Lentement la procession se met en marche et s'éloigne pendant que je paie la note.

Il est 11 H quand nous partons par un superbe vent debout que compliquent de fréquentes côtes. Heureusement nous n'avons pas beaucoup de kilomètres à faire. Après avoir côtoyé quelques marais salants, nous passons la rivière du Crach à la Trinité sur mer, à l'aide d'un bac où descendent, venant de Locmariacher¹ deux cyclistes montés sur acatènes ce qui fait plaisir à Auguste.

Le guide nous dit que plusieurs dolmens sont dans les environs, mais nous commençons à être blasés et nous les dédaignons ce qui doit énormément les vexer, concluons-nous.

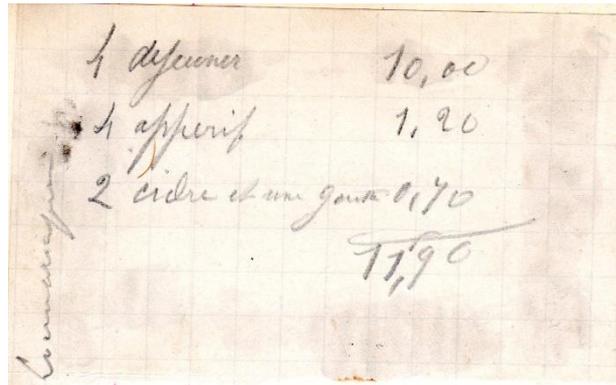
Nous entrons à Locmariaquer derrière la procession. Ici les fidèles se sont surtout mis en frais de reposoirs. Nous en remarquons un entièrement fait de reines marguerites.

Nous sommes obligés de suivre à pied et un gamin en profite pour nous offrir un bateau. Je fais le difficile. Néanmoins il va chercher son patron qui nous rejoint à l'auberge Marchand où nous prenons l'apéritif. Il nous demande 12 F pour nous conduire à Auray. Faisant semblant de ne guère tenir à ce voyage, je propose 8 F et c'est accepté. Il insiste pour que nous nous dépêchions afin de profiter de la marée montante. Néanmoins, avant déjeuner, nous disons au gamin de nous conduire aux plus intéressants dolmens. C'est là que nous voyons les plus beaux spécimens de ces vestiges de l'âge megallo-romain. La Table des Marchands est vraiment énorme. À côté se trouve un immense menhir de 23 m de haut, la Men-er-Hrock, qui malheureusement git à terre, brisé par la foudre en 4 morceaux. Le dolmen de Marie Retual est

¹ Locmariaquer (56).

également curieux, précédé par une belle allée couverte. Je le photographie pendant que notre petit guide souffle à bouche que veux-tu dans une sorte de flute appelée bombarde dont le son rappelle le biniou. Cela vous a une couleur !

Nous revenons à l'hôtel où déjà nous attend le patron du bateau. Il nous parle encore de sa marée et nous prie d'accélérer le déjeuner. Nous absorbons celui-ci dans une salle à manger tapissée de vigne vierge, servis par une bonne qui me regarde avec des yeux épouvantés quand je lui demande les chiottes. Nous payons un verre au pêcheur qui nous attend en bas, frêtons deux bouteilles de cidre et embarquons. Il est 2 H ¼.



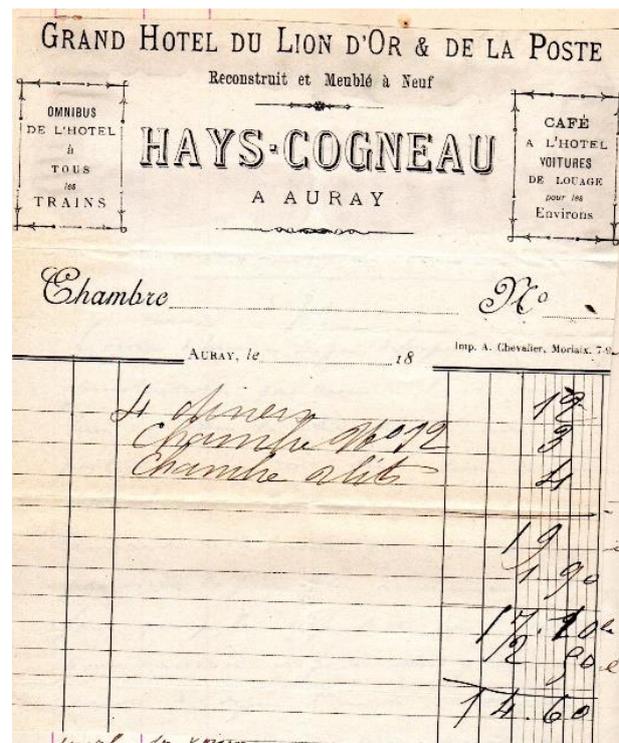
Par une guigne énorme, le vent qui ce matin nous a tant gênés, est complètement tombé et nous marchons lamentablement. Il fait une chaleur horrible et bientôt nous avons vidé nos bouteilles de cidre. Nous quittons nos souliers et mettons nos chaussons et dans cette opération, je trouve moyen d'envoyer ma blague dans le fond du bateau dont je la retire trempé ; je la fais séché sur un journal.

Les rives de la rivière d'Auray sont fort belles mais ne parviennent pas à nous faire oublier celles de l'Odet. Et puis il fait si chaud ! Frédi, appuyé sur une vergue, ne paraît pas du tout à son aise et Jeanne suivant son habitude roupille à poings fermés. Malgré les solides coups d'aviron du vieux et de son gamin qu'il moleste avec rudesse ce qui semble le peu toucher, nous avançons bien lentement. Le vieux a servi sur l'état, puis dans la marine marchande et est resté 16 ans d'une bordée, sans revenir au pays : il a maintenant sa retraite et vit aussi tranquillement tout seul, apprenant le métier de marin à ce gamin, un paysan dit-il avec un peu de mépris.

Cependant nous approchons : la rivière se resserre et, comme je tiens la barre, il me faut déployer une habileté inouïe pour faire passer sans encombre notre bateau large d'un mètre cinquante dans un chenal de 60. J'y réussis néanmoins et ne heurte même pas un grand aviso de l'état mouillé à cet endroit. Nous atterrissons enfin. Il est 5 H ¼. Tout de suite nous tombons en arrêt, Auguste et moi, devant une rue aux maisons fort curieuses.

Une autre rue, montant à pic, nous conduit à l'hôtel²⁴. Suivant mon habitude, je veux sortir ma carte du Touring mais ne la trouve pas. Je me souviens alors l'avoir laissé à Carnac où j'écris immédiatement qu'on me l'envoie. Nous sommes arrivés à temps. Le temps est devenu sombre, des tourbillons de poussière s'élèvent et un fort orage éclate. C'est la première pluie depuis notre départ.

Frédi, décidément ne va pas bien : ses dents le travaillent toujours et il a beaucoup souffert de la chaleur en bateau. Jeanne lui fait prendre un bain de pieds sinapisé²⁵.



²⁴ Voir publicité en annexe

²⁵ A la farine de moutarde

La pluie cesse, nous allons faire un tour avec Auguste ; je photographie l'intérieur du marché, enchevêtrement de poutres énormes, puis, demandant une chaise dans une boutique, je prends un cliché d'une rue aux maisons très curieuses. Nous achetons ensuite, dans un magasin de jouets, des bibelots du pays, des plaques Lumière qu'on nous faut payer un peu cher mais qui, cependant sont les bienvenues.

À table nous retrouvons les cyclistes à acatènes que nous avons rencontrés à la Trinité. Frédi ne va pas mieux et après son potage quitte la table. Jeanne reste donc seule de son côté et une espèce de vieux Celadon²⁶ à casquette de chauffeur, se met à la chauffer à yeux ardents. Nous nous tordons tous les trois. Malheureusement le service est fait en emballage et abrège cette amusante mimique.

Pendant que nous prenons notre café sur la terrasse, nous voyons une foule se précipiter. C'est un fou qui a foutu le feu chez lui. Auguste et moi, nous demandons la chambre noire et chargeons nos appareils puis, après une menthe, nous allons nous coucher.

5 Juin. Auray-Vannes-Sarzeau

L'orage d'hier n'a pu dissiper la chaleur épouvantable qui nous a tant vannés hier et dans la chambre que nous partageons Auguste et moi, nous cuisons littéralement. Rendons d'ailleurs à notre camarade cette justice que cela ne le fait pas sortir du pieu plus aisément. Il faut que je lui fasse de la haute morale pour y arriver et peut-être y serait-il encore si, depuis l'aurore, certain merle du voisinage ne nous avait pas abrutis de son sempiternel refrain.

Pas d'eau ! Je sonne, resonance : rien ne vient et j'en suis réduit à aller chiper un fond de broc chez Frédi. Celui-ci va mieux. La nuit l'a recalé et il se déclare prêt à partir. Nous descendons et il s'aperçoit qu'un des pneus de Jeanne est lamentablement plat. Inutile de dire que l'idée ne lui vient même pas de le réparer lui-même. Il s'enquière d'un mécanicien et l'y va porter. Pendant ce temps je solde – réclame parce que l'on a porté sur la note le diner pas absorbé de Frédi – et attendons ce dernier et absorbons un vin blanc gommé²⁷. Il est 7 H ½ !!!

Frédi revient, nous apprend que la réparation demandera du temps car c'est la soudure qui est partie. Comme le mécanicien est sur notre route, nous y allons tous. Cela doit désespérer notre vieux céladon d'hier qui, ce matin, est retombé en arrêt, le pauvre, sur Jeanne.

En attendant, nous entrons dans un sale bistro et demandons qu'on nous serve à déjeuner. Du pâté suspect et un louche saucisson nous sont servis qui entrent péniblement car nous souffrons tous plus ou moins de la « Gueule liqueur ». C'est le jour du marché et les consommateurs sont fréquents. Des femmes surtout, qui entrent par deux ou trois et demandent un cinquième ou un demi troc²⁸ de blanche²⁹ qu'elles absorbent dans de grands verres. Sapristi quelle descente !

La machine est enfin prête et nous pouvons partir. Auguste est enchanté de ce que le mécanicien lui a fait le panégyrique de l'acatène et se déclare prêt à accomplir maints exploits.

Le premier consiste à nous tromper de route et de prendre celle de Landerneau au lieu de celle de Ste Anne³⁰. L'erreur réparée, nous constatons que le mécanicien a réglé comme un cochon la roue de Jeanne. Pas malin, un type qui monte une acatène ! Nous réglons et continuons.

Après avoir traversé le chemin de fer nous arrivons à la magistrale avenue qui mène à la Chartreuse. Auguste qui a déjà vu cela, Jeanne qui s'en fout, restent là et Frédi et moi allons la visiter. Une digne sœur nous en fait voir les beautés avec une assommante prolixité.

²⁶ Berger de « l'Astrée », roman pastoral d'Honoré d'Urfé (XVII^e).

²⁷ La **gomme** arabe est un additif utilisé comme "stabilisant" mais qui permet également d'apporter de la rondeur et de diminuer la sensation d'astringence des **vins**.

²⁸ Ou Chopine (argot) vaut un sétier soit autour d'un demi-litre :

²⁹ Eau de vie de marc (argot). Un demi stoc de blanche c'est donc 25cl d'eau de vie !!

³⁰ Sainte-Anne-d'Auray (56).



La Chartreuse est maintenant occupée par une institution de sourdes muettes et la sœur nous raconte avec ravissement que ces enfants parvenus, à la première communion qui a été célébrée il y a quelques jours, à chanter un cantique. La brave femme considère cela comme un miracle un fait cependant si normal de nos jours. Elle nous conduit d'abord à la chapelle sépulcrale élevée sous Charles X, je crois, à la mémoire des troupes royales massacrées par les républicains en 1795. À

l'aide d'une lanterne accrochée à une corde, nous pouvons voir les ossements de ces pauvres diables dans la nécropole placée au-dessous de l'édifice. Les murs de l'édifice sont garnis de bas-reliefs en marbre blanc devant lesquels s'extasie longuement notre cicérone.

De là nous passons dans un cloître dont les murs sont illustrés (?) de fresques peintes autrefois parait-il par les Chartreux eux-mêmes. Le cloître est de belles dimensions, les murs en sont longs et les fresques nombreuses ; il nous faut avaler les explications filandreuses que la brave sœur se croit obligée de nous fournir à chaque arrêt, avec, comme simples diversions, le passage de quelques sourds muettes nonagénaires que la sœur salue cordialement. Du cloître, nous allons dans l'Église même de la Chartreuse qui ne présente aucun intérêt et revenons trouver nos compagnons.

Auguste nous a attendu en photographiant un troupeau de vaches qui viennent boire à un pittoresque étang – cela en pensant à M. Beauvais, ô irrévérencieux artiste.

La route que nous suivons maintenant suit maintenant la jolie vallée du ruisseau du Pont du Loc. c'est frais, vert, charmant. Au bout d'un kilomètre ou deux, nous apercevons au bout d'une large avenue bordée d'arbres séculaires la chapelle expiatoire des martyrs. C'est quelque chose comme une petite Madeleine ; l'intérieur en est nu et ne présente rien de curieux. Cela parait être aussi l'avis d'un cycliste qui se trouve là pendant notre visite.

Notre route, toujours charmante, pénètre le Loc sur un pont pittoresque et remonte ensuite la vallée en s'éloignant du ruisseau. Il y a là, à gauche, un point de vue magnifique de l'admiration duquel nous sommes tirés par des cris lointains « Gare à la mine ! », et, presque aussitôt, une formidable détonation retentit en même temps que des blocs de rochers volent sur la route pas bien loin de nous. Ce sont des ouvriers qui font sauter, je ne sais pourquoi, un morceau de la vallée. C'est égal il était temps, nous fait remarquer le cycliste de tout à l'heure qui nous a rattrapés.

Encore quelques kilomètres et nous entrons dans Ste Anne. C'est une espèce de grand village banal visiblement créé pour exploiter la crédulité de ces bons bretons. Ce ne sont là que des boutiques vendant des objets de piété, mendiants nous offrant des Pater et des Ave à raison de 2 sous pièce. Une grande église, bâtie sous le second Empire, fait face à la Scala Sancta, escalier que les fidèles doivent gravir à genoux. Un ou deux se livrent en ce moment à cet agréable et pieux passe-temps.

Quant à nous, nous allons plus prosaïquement absorber dans un café un verre de vermouth. Nous y retrouvons notre cycliste de la Chapelle des Martyrs qui nous parait être un parisien et avec lequel nous lions conversation. Lui aussi a été frappé de l'aspect spécial de la ville que j'indiquais tout à l'heure.

Nous allons acheter quelques médailles et broches puis entrons dans l'Église. Bien que ce ne soit pas jour de grand pèlerinage, une centaine d'hommes et femmes assistent à l'office qui est dit. Quand nous repartons, à 11 H ¼, tout ce monde sort et, par ses costumes bizarres, ses coiffes différentes, forme une foule intéressante.

Cependant il est tard et 16 kilomètres nous séparent encore de Vannes. Mais la route est belle et agréable et nous filons comme des dards. Nous trouvons cependant le temps de nous arrêter pour prendre l'apéritif à Kerchopine³¹ – comment ne pas boire dans un pareil pays !

Vannes nous produit une excellente impression. C'est la vieille ville bretonne, aux nombreuses maisons de XV et XVI siècle, aux rues tortueuses et étroites. Je pense à Boinet et aux multiples croquis qu'il y trouverait.

Mais, pour l'instant, il s'agit de déjeuner. Nous sommes fort bien à l'Hôtel de France où l'on nous sert sous un bosquet. Menu alléchant, des palourdes et une sorte d'herbe appelée cressonnette qu'on mange comme hors d'œuvre et que nous trouvons exquise.

Au café, Auguste nous photographie cependant qu'un chien et un chat prennent leurs ébats dans nos jambes. Laissant ensuite Jeanne faire son petit roupillon habituel, nous partons tous trois faire un tour dans la ville. Celle-ci, je l'ai dit, est fort intéressante. Les

anciens fossés, les douves comme les appellent les habitants, ont été agréablement convertis en promenade où batifole la jeunesse du pays. Leurs vieux arbres nous rendent le service de nous abriter pendant une assez forte averse qui nous surprend là. Cela ne dure pas et nous pouvons continuer notre balade en suivant le boulevard appelé les Douves de la Garenne d'où l'on voit Vannes sous son aspect le plus pittoresque, la Cathédrale émergeant de la Vieille Ville moyenâgeuse aux maisons ventruées et aux ruelles zigzagantes. Ce bienfaisant boulevard – il a toutes les qualités – nous mène dans une rue moderne mais qui a cela de particulièrement curieux qu'elle contient une brasserie étalant sur sa vitrine le mot enchanteur de « Demi ». Nous n'hésitons pas et dans un mouvement tournant parfait, nous enfilons comme un seul homme dans cet aimable établissement.

De retour à l'hôtel, nous avons l'imprudence de conter à Jeanne cette partie de notre excursion – la seule qui peut l'intéresser -. Elle nous traite de mufles et réclame à boire : nous devons lui fermer la bouche avec un bock.

Nous partons et passons par la porte où les sous-officiers vaguemestres sont en train de faire leur levée. Il nous faut gagner la pointe d'Arradon où il n'y a pas de route bien précise ; heureusement des gamins nous mettent intelligemment sur la bonne voie.

La pluie a recommencé mais ce ne sont que des ondées et elle ne nous arrête pas. À la Pointe d'Arradon, nous trouvons le Bac qui, moyennement 2 sous nous transporte dans l'Île aux Moines. C'est un petit bateau à voile et le vent étant très violent, en quelques secondes nous sommes arrivés. L'Île aux Moines est une langue de terre très mince mais longue de 6 km environ. La route qui la traverse, chemin assez mal entretenu et très onduleux, une suite de montagnes russes, passe d'abord à travers les maisons de plusieurs hameaux se touchant. Les coiffes des femmes rappellent un peu celles de Bourg de Batz³².

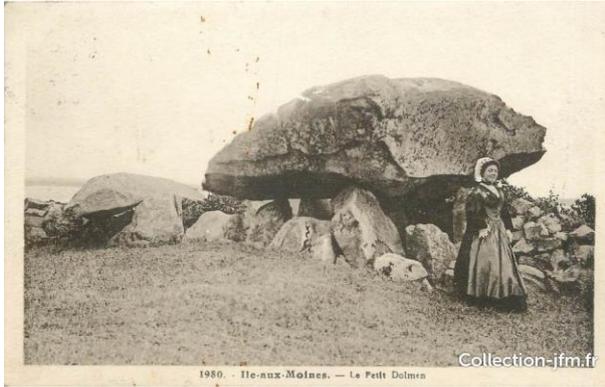
GRAND HOTEL DE FRANCE
P. Hamelin
 CHEVAUX ET VOITURES DE LOUAGE | Rue Billault | TABLE D'HÔTE ET SALONS POUR FAMILLES
 4 VANNES (MORBIHAN) | Chambre N°

Vannes, le 189

		Doit	
5	4 Déjeuners	10	00
	2 Cafés	1	00
	1 Album J. d'Arc	0	50
		Total 12 00	
	1 Gentille à l'eau	40	
	1 Bœck	30	
		Total 12 70	
		Reduction 10%	
		Net 11 42	

³¹ Vêridique ; lieu-dit à l'entrée de Vannes

³² Batz-sur-Mer (44) plus au Sud



Au Sud de l'île, nous laissons nos machines au bord de la route et gravissons la colline au sommet de laquelle le guide nous signale un Dolmen³³ et une belle vue. Après quelques hésitations nous le trouvons et nous nous mettons en mesure de photographier Jeanne en Druidesse sortant de sa demeure. Elle défait ses cheveux, nous la couvrons de feuillage, elle s'introduit sous le dolmen et Auguste nous prend, elle faisant une gueule épouvantable et Frédi et moi témoignant une

naturelle surprise devant cette inattendue apparition.

Nous faisons tout cela devant un vieux berger qui – on le croira aisément – ouvre des yeux terriblement ébahis. Mais l'animal prend bientôt sa revanche. Nous sommes assez en peine de savoir si nous trouverons un bac pour regagner la presqu'île de Rhuys. Avant de partir j'avais écrit au Délégué de Vannes qui m'avait répondu négativement, et à plusieurs reprises, nous renseignant, nous avons obtenu des réponses peu concluantes.

Jugeant le moment venu d'éclaircir ce point délicat, j'avise ce berger et lui demande si oui ou non il y a un passeur. Oui, Monsieur, me répond-t-il simplement et en bon français ; C'est moi ! Il faut avouer qu'il nous en a bouché un coin, l'ancêtre !

Pendant qu'il va préparer son bateau, nous redescendons jusqu'à nos machines et gagnons la Pointe de Pen Hap³⁴. Notre passeur, avec un petit bateau et un aide, a été en chercher un plus grand de l'autre côté. Le vent est complètement tombé et cela demande du temps. Une fois embarqués, il faut qu'ils marchent à l'aviron, la voile tombe flasque et inerte. Pour changer nous avons soif et, compatissant, notre matelot nous passe une bouteille d'eau douce à laquelle nous pompons tour à tour.

Pour éviter de prolonger notre traversée, le matelot ne nous mène pas jusqu'au petit quai, mais nous fait aborder dans les rochers et il nous faut faire de la gymnastique pour prendre terre, nous et nos machines. Il nous demande 20 sous pour ce voyage, j'en donne 30, vrai, cela les vaut. Nous sommes bien à terre, mais en pleine falaise et nous ne trouvons pas l'ombre d'une route. Enfin, apercevant des maisons, nous nous dirigeons vers elles. Nous cherchons un bistro, car on crève de soif mais dans le pays nommé je crois Kervégan, il n'y a qu'un marchand de tabac.

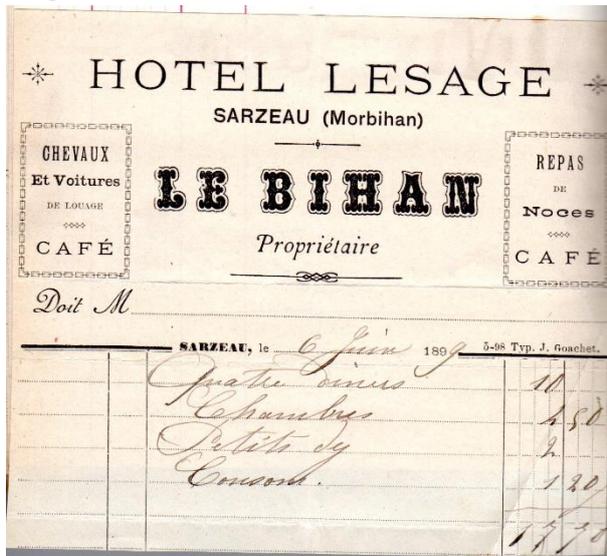
Une sorte de chemin, à peine ébauché et présentant de terribles bosses, nous mène près d'Arzon où on nous indique la direction de St-Gildas-de-Rhuys où nous devons coucher. À noter un rush d'Auguste sur ce chemin chamélique dans lequel il nous a tous battus. Notre route, à travers des plaines qui nous changent un peu de l'habituelle aridité des pays bretons, nous mène en peu de temps à St Gildas.

Je m'informe de l'hôtel Gicquel où nous devons coucher. Monsieur, il n'existe plus depuis 3 ans !!!!! Mais il y en a un autre ? Non Monsieur !!!!! Et la Poste ? !!!!! Il n'y a pas de poste à St Gildas, Monsieur !!!!! Servez nous l'apéritif. La situation est grave. Le prochain pays est Sarzeau, loin de 7 Km. C'est un bourg du calibre de St Gildas et rien nous dit qu'il y a un hôtel. Il est près de 8 H.

³³ Kerbozec

³⁴ Penhap est en fait un hameau au Sud de l'Ile aux Moines.

Enfin l'apéritif absorbé nous rend l'énergie nécessaire pour sortir de cette terrible impasse. Je cause avec la patronne de mon ami Beauchesne. Elle se souvient très bien de sa famille et m'indique où est la maison qu'elle habitait, à quelques cent mètres du village. Je photographie la rue de St Gildas, puis laissant Frédi et Jeanne se diriger sur Sarzeau, nous nous mettons Auguste et moi à la recherche de la maison de Beauchesne. Nous la trouvons bientôt, mais il



fait déjà bien sombre et je dois, à l'aide de ma bicyclette, grimper sur un mur pour m'en servir de pied à mon appareil.

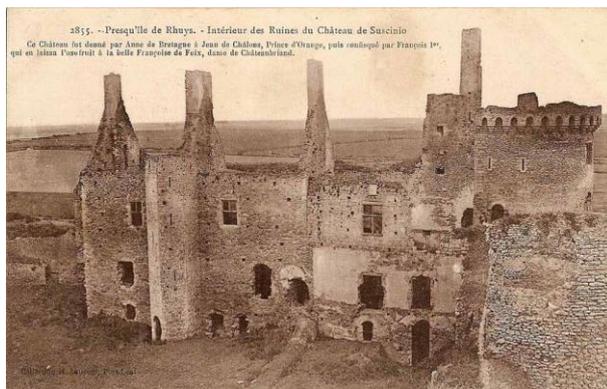
Cela fait, ayant payé mon tribut à l'amitié du camarade qui, à 4000 lieues de là, ne doit guère s'en douter, nous filons et dans un rush remarquable abattons les 7 Km de bonne route qui nous séparent de Sarzeau.

Nous y arrivons à la nuit. Il y a un hôtel ! Bien qu'il soit tard, nous témoignons notre allégresse par l'absorption d'un vermouth.

Après diner, je m'installe à la terrasse, et écris à Beauchesne à la lueur vacillante d'une chandelle. Puis ce devoir accompli, je m'en vais me coucher.

6 Juin. Sarzeau-La Roche Bernard-La Turballe

Le réveil de la bande est plutôt pénible. Est-ce l'orage d'hier mais chacun ressent une vague envie de dégueuler. Je bois hâtivement une tasse de lait froid et me sauve vite respirer l'air pur du matin. Près de l'hôtel, une maison assez curieuse construite en 1622, a les honneurs d'un cliché. Frédi et un petit âne profitent de la circonstance.



De Sarzeau, au lieu de nous diriger sur Kerguet, nous prenons un petit chemin qui nous mène au Château de Suscinio. Ce sont de grandes ruines à belle allure, qui doivent être bien curieuses à voir par un clair de lune. Elles me rappellent, en plus grandiose, celles de la Ferté-Milon³⁵.

Il fait un terrible vent du Sud Est qui nous gêne fichtrement. La route, de plus, est fort accidentée. Plus de 40 Km nous séparent encore de la Roche Bernard, il est déjà tard et nous commençons à nous demander si nous

pourrons y arriver pour déjeuner comme l'indique notre programme, et comme parait y tenir beaucoup Auguste – je ne sais pourquoi.

Nous avons piqué sur le Nord et gagné St Colombier, un village près de marais salants, sur la côte du Morbihan. Nous jetons un dernier regard sur ce beau golfe, sur cette mer intérieure plutôt, et quittons l'Océan que nous ne retrouverons plus qu'à la Turballe.

Une dizaine de kilomètres sont avalés sans trop d'enthousiasme et nous arrivons à Surzur, un grand village dans un bistro duquel nous déjeunons. On étouffe là-dedans et Frédi, avisant un abreuvoir, y met son verre et son fromage et s'installe devant sur une chaise à l'immense stupéfaction d'une légion de loupiots du cru.

³⁵ La Ferté-Milon (02).

Cependant nous avons encore 29 Km à faire. Le vent fait toujours rage et les bosses se succèdent. Jeanne, pour la première fois je crois, s'avoue fatiguée et il faut qu'Auguste lui promette qu'à la Roche elle trouvera des voitures pour les bagages pour qu'elle continue.

Tout d'ailleurs dans cette partie rend la route fatigante. Le régime des landes est revenu, le temps est gris avec de grands nuages qui fuient tout disloqués. Cependant, un peu avant Muzillac, l'aspect du pays s'améliore, les arbres reparaissent et nous donnent un peu de cœur aux jambes.

À Muzillac nous prenons l'apéritif sur une grande place. Nos estomacs et nos machines menacent de grincer et j'achète chez un pharmacien des comprimés de Vichy pour les uns et de la vaseline pour l'autre. Vers ce même pharmacien nous voyons se diriger un charron qui vient de recevoir un coup de pied de cheval en pleine figure. Le pauvre diable est effrayant : la peau de son nez, complètement décollée pend sur sa bouche et il laisse derrière lui une longue trainée de sang. Ce brave pharmacien au lieu de lui faire un pansement sommaire et de l'envoyer ensuite chez le médecin, le renvoie sur le champ et, quand nous partons, nous le rencontrons de nouveau ne sachant où aller le docteur n'étant pas chez lui. Nous sommes indignés.

Jeanne est vannée. Ça c'est de l'histoire si extraordinaire que cela puisse paraître ; mais, suivant son habitude, elle marche tout de même, sans doute par la force acquise, et sans ronchonner ce qui est merveilleux.

Mais bougonnerait-elle, qu'il faudrait lui pardonner car le vent est insupportable. Les descentes mêmes sont des montées où il nous faut piler comme des malheureux. Néanmoins, cela se tire, et, un par un, les kilomètres qui nous séparent de la Roche-Bernard sont écopés. Après un coude, la route s'effondre dans une rapide descente qui nous mène au beau pont suspendu jeté sur la Vilaine. Nous y sommes !

HOTEL DES VOYAGEURS			
HALGAND			
A LA ROCHE-BERNARD			
M		Doit	
	le	189	Imp. LAFOLYR. 227498.
	CHAMBRE		
6	DÉJEUNER	à 2,50	7,50
	DINER		
	CAFÉ		
	VINS		
	CONSOUMATIONS		2,00
		Total	7,50
Pain et Limonade			2,00
		Total	9,50

Je fais une photo du pont et rejoins mes camarades à l'Hôtel Halgand où pas la moindre voiture n'est susceptible de porter nos bagages cette après-midi. Auguste en paraît très épaté et nous le traitons de fumiste. Après deux apéritifs que nous avons bien gagnés, je pense, nous passons à table, et nous en étions à peine à nos hors d'œuvre, qu'une voiture s'arrête devant l'hôtel et que deux femmes – Lucie et Jo – en descendent. Stupéfaction, descente par la fenêtre, léchage de museaux, congratulations et suite de déjeuner. Voilà donc ce que nous cachait ce brave Auguste ! Comment diable a-t-il fait pour garder ce grand secret !

Après déjeuner nous retournons jusqu'au pont que n'a pas vu Jo, puis nous revenons au café où sont restés Jeanne et Frédi. Honte à la première qui fait placer sa bicyclette sur la voiture et nous lâche sans aucun scrupule.

Cependant, le temps paraît vouloir se mettre à l'orage, le ciel se couvre et il tonne, mais nous

en sommes pour notre peur, il ne pleut pas. En attendant nous absorbons un mélange de bière et de limonade – half-half – pendant qu'Auguste fabrique le groupe sympathique.

Nous laissons les femmes dans la voiture et y plaçons nos bagages – je tiens à constater que j'ai protesté et que c'est en me violentant que les miens ont quitté ma machine – et partons.

Une longue côte suit la Roche, côte dans laquelle Frédi essaie l'acatène d'Auguste et constate qu'elle est beaucoup plus dure aux côtes. Naturellement nous dépassons le sapin et sommes obligés de l'attendre à Férel dans un bistro, naturellement Auguste nous jure ses grands dieux que le terrain est absolument plat jusqu'à la Turballe et nous prenons acte de ses paroles.

La voiture nous a dépassés et nous nous précipitons sur ses traces. Nous n'avons pas fait un kilomètre que déjà une côte se présente. Nous protestons Frédi et moi. Auguste s'est vraiment payé notre tête dans de trop larges limites ! Cependant nous n'osons pas trop le lui dire car le chemin, encaissé dans de jolis bois, est charmant. La voiture est loin derrière nous et il nous faut faire un nouvel arrêt.

À Assérac nous prenons patience en mangeant des crabes avec du pain bien frais et du beurre délicieux, le tout arrosé d'un certain petit vin blanc cacheté de Vallette² qui n'est vraiment pas dans un bidon. Ah ! mon gaillard, tu ne nous avais pas dit que tu avais de pareils coins !

Ces dames arrivent ; on reprend pain, beurre, crabes et Vallette. On y serait encore si Auguste – qui sent l'écurie – ne hâtait le départ.

Est-ce la joie de l'arrivée, est-ce la fatigue, est-ce le petit vin de Vallette, mais j'avoue que j'ai gardé un souvenir assez confus de cette dernière partie du voyage. Par exemple, ce dont je me souviens bien, c'est qu'en arrivant à la Turballe nous en étions à la vingtième côte exactement 20 de plus que nous avait annoncé l'astucieux Auguste Bellanger. Il est d'ailleurs rudement puni de sa mauvaise foi car, prêt d'arriver, à Fourbihan, je ne sais comment il fait son compte mais il ramasse la seule et unique bûche de tout le voyage. Aucun mal heureusement.

Il est 7 H 10 quand nous arrivons à la Turballe où de longs apéritifs pris en compagnie des amis du pays, couronnent dignement l'issue de ce mirifique voyage.

Chez Auguste, on me charge de mettre une cannelle à une barrique de vin. Il paraît que mon coup de marteau n'a pas une sûreté satisfaisante – du moins ce sont les mauvaises langues qui l'insinuent – mais ma cannelle échappe ainsi que le vin d'Auguste. Le mal est vite réparé mais ces mêmes mauvaises langues prononcent le mot de « cuite » avec tant d'insistance que ma courtoisie bien connue me fait un devoir de ne pas les contredire. J'absorbe donc une bonne partie du vin qui a échappé à l'accident et allons tous nous coucher.

² Ne s'agit-il pas plutôt de « Vallet » au Sud-Est de Nantes (44) où on produit un excellent muscadet.